Cinquième Année. — N° 116 1er NOVEMBRE 1901 Le Numéro : 50 Centimes

L'ECHO
DU
MERVEILLEUX
REVUE BI MENSUELLE

NOS PORTRAITS GRAPHOLOGIQUES

Nous sommes heureux d'informer nos lecteurs que nous venons de nous assurer la collaboration de Mme Fraya, pour des portraits graphologiques qu'elle consent à donner — spécialement pour nos lecteurs et abonnés — à un prix très minime.

Nous n'avons pas à insister sur l'importance de la graphologie : on sait à quel point l'écriture traduit tous les mouvements de l'âme avec ses alternatives de joie et de douleur, d'enthousiasme et de désespérance.

De plus, elle nous apprend à jeter un regard sur nos défauts pour nous en corriger ; les parents peuvent y trouver de précieuses indications sur les goûts, les aptitudes de leurs enfants ; enfin, chacun peut, par elle, être renseigné sur le degré de confiance à accorder à ses amis, à ses employés, à ses domestiques, etc.

Or, pour la somme modique de 1 fr. 50 (l'affranchissement en sus), il sera fait une étude morale et intellectuelle de l'écriture qui nous sera adressée.

Les portraits graphologiques seront envoyés à chaque correspondant dans le délai de huit jours.

*Prière d'adresser tous les envois à l'Administration de l'*Echo du Merveilleux, *44, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IXe).*

A PROPOS D'UN LIVRE SUR TILLY

L'extrait de l'ouvrage de M. le marquis de Lespinasse-Langeac, que nous avons publié dans notre dernier numéro, a soulevé, dans le monde des amis de Tilly, une émotion très vive, qui s'est traduite par l'envoi d'un nombre considérable de lettres. Et il ne s'agissait que d'un extrait ! Que sera-ce quand le livre aura paru ?

A la place de l'auteur nous en frémirions par avance, car l'*Historique des Apparitions de Tilly*, dont nous avons lu une partie des épreuves au fur et à mesure de leur composition — le volume sans doute sera prêt pour la fin du mois de novembre — nous paraît, plus que jamais, devoir susciter d'ardentes discussions. Ici même, notre ami, M. de Lespinasse (et nous l'en avons prévenu) trouvera des contradicteurs très résolus. Mais, s'il y trouve des contradicteurs, il y trouvera aussi des partisans. Et les uns et les autres pourront, en toute liberté, pourvu que ce soit avec courtoisie, développer, dans nos colonnes, les arguments de leurs thèses respectives.

Quand on aura bien discuté, nous essaierons de dégager la vérité de la mêlée des opinions.

Mais, avant d'ouvrir la lice aux divers champions, déjà impatients de combattre, nous voulons attendre que le volume ait été mis en vente.

Cela nous paraît loyal à l'égard de M. de Lespinasse, et loyal aussi à l'égard de ses adversaires eux-mêmes.

En ce qui concerne M. de Lespinasse, nous commettrions une sorte de petite traîtrise, si nous le lais-

sions juger publiquement, sur un fragment de son livre pris au hasard, qui ne peut donner une idée complète de l'esprit de l'ouvrage et qui, pour être compris dans son véritable sens, aurait besoin d'être lu à la place même qu'il occupe dans le volume.

En ce qui concerne les amis de Tilly qui ont cru devoir protester contre l'extrait paru dans notre dernier numéro, nous leur rendrions peut-être un mauvais service si, déférant à leur désir, nous insérions dès maintenant leurs protestation.

Il n'est pas dit, en effet, qu'après la lecture totale du livre, ils ne regretteront pas de les avoir écrites.

Qu'on se rassure, au surplus. Personne ne perdra rien pour attendre. Je dis cela, en pensant surtout à ceux de nos lecteurs qui nous ont adressé des lettres véhémentes et si sérieusement documentées pour s'élever contre les allégations de l'auteur, relatives à Louise Polinière. Ces lettres seront publiées. Tout le monde aura la parole et pourra défendre son idée.

C'est le propre des livres sincères de passionner les lecteurs. Celui de M. de Lespinasse est débordant de sincérité et c'est à ce titre que — tout en ne partageant pas les opinions qu'il exprime sur certaines choses et sur certaines gens — nous croirons bon, dans l'intérêt de la vérité, de lui faire la plus large publicité.

Il nous semble, quant à nous, que les lecteurs mêmes, dont ce livre froisserait les espérances et heurterait les convictions, devraient malgré tout remercier l'auteur de l'avoir écrit. L'*Historique des apparitions de Tilly* servira peut-être en effet à ramener l'attention sur une cause que, pour notre part, nous nous refuserons à considérer comme perdue, tant que les juges, désignés pour en connaître, ne se seront pas publiquement prononcés.

GASTON MERY.

CATHOLICISME EXPÉRIMENTAL

En attendant que nous revenions sur la question du « Catholicisme expérimental », nous donnons les deux lettres suivantes comme suite au dernier article de notre directeur.

Mon cher Confrère,

J'ai été trop bref.

Les indications, trop concises, de ma lettre-article, vous font attribuer, à ma proposition, un sens que je n'ai pas voulu lui donner.

Je n'ai point dit que, dans les expériences proposées par moi, les catholiques auront à obtenir *à volonté* des faits merveilleux, mais simplement à les *provoquer*.

Or, si un catholique ne doit pas chercher à obtenir *à volonté* des faits merveilleux (1), il peut très bien les *provoquer*, en laissant à Dieu seul le privilège de les accomplir ou de les permettre.

Que font, à Lourdes, les foules et les prêtres qui crient : « Seigneur, guérissez nos malades ! » sinon *provoquer* des faits merveilleux, des grâces et des miracles? Que font les innombrables fidèles qui demandent à saint Antoine de Padoue des grâces de toute nature, sinon provoquer des faits merveilleux? Or, ni les invocateurs de saint Antoine, ni les pèlerins de Lourdes (et je m'honore de faire partie de ces invocateurs et de ces pèlerins) ne prétendent obtenir *à volonté*, les faits qu'ils *provoquent*. Vous voyez donc que, s'il est hetérodoxe de prétendre obtenir à volonté les faits merveilleux, grâces ou miracles, il est très orthodoxe de les provoquer.

Cependant, allez-vous m'objecter, si, d'une manière générale, il est orthodoxe de provoquer des faits merveilleux, il n'est pas orthodoxe de provoquer, même sans prétendre les obtenir à volonté, certains faits merveilleux, comme l'évocation, au moyen d'un médium, des âmes du Purgatoire ou des anges.

Mais, lorsque pour donner un exemple des expériences que je souhaite, j'ai parlé d'un médium unique, successivement soumis à diverses influences, je n'ai aucunement dit que les catholiques provoqueraient, au moyen de ce médium, une évocation d'âmes ou d'anges. Relisez attentivement les termes de ma lettre. Vous verrez que ce médium serait soumis *d'abord* aux influences non catholiques et *enfin* à l'influence de la prière catholique. C'est cet *enfin*, sur lequel j'aurais dû insister davantage, qui garantirait l'orthodoxie de l'expérience. En effet, voilà un médium que les catholiques *n'ont pas mis* en état de médiumnité, qui a l'habitude de s'y mettre lui-même. Il est soumis à plusieurs influences non catholiques. Enfin la prière catholique intervient. Pourquoi? Pour provoquer une *évocation*? Non, mais pour rendre manifeste la vraie nature de l'évocation produite par les influences précédentes.

Si le médium en question ne présente que des faits non surnaturels, dûs à la surexcitation psychique du médium lui-même, ou à la suggestion des assistants, la prière des catholiques ne produira elle-même, en

(1) Du moins des faits merveilleux surnaturels ou qu'il y a de sérieux motifs de supposer surnaturels. Car un catholique peut, sans sortir de l'orthodoxie, chercher à obtenir à volonté *des faits merveilleux purement naturels.*

ce médium, aucun fait surnaturel extérieur (1). Mais si le médium est sous l'action d'un mauvais esprit, s'il est possédé, la prière catholique pourra produire, en ce médium, des faits capables de faire réfléchir et le médium lui-même et les partisans des doctrines non catholiques.

Croyez, mon cher confrère, à ma cordiale sympathie.

ALBERT JOUNET.

Le 15 octobre 1901.

CHER MONSIEUR,

Puisque vous faites appel aux impressions de vos abonnés, voulez-vous me permettre de vous dire ce que je pense de la proposition de M. Albert Jounet et de votre *catholicisme expérimental* ? C'est que l'une et l'autre ne diffèrent pas tant que vous le croyez, et que la formule dont vous revendiquez la paternité pourrait bien vous attirer quelque petite censure ecclésiastique. — *Expérimental et catholicisme*, à mon humble avis, sont deux mots qui hurlent de se voir accouplés. On ne doit pas *essayer de vérifier les dogmes*, comme vous le souhaiteriez — ni par les faits ni autrement. Il peut arriver, à la grande rigueur, — et je n'en vois guère d'exemple, — qu'un fait, par hasard, vienne confirmer un dogme, et qu'on le remarque. Mais c'est, tout aussi bien que M. Jounet, sortir du catholicisme, que d'*instituer une expérience* dans le but de vérifier un dogme. Car on ne *cherche* à vérifier que ce dont on doute — et un catholique n'a pas le droit de douter d'un dogme — ou ce que l'on veut prouver à d'autres — et un catholique n'a pas le droit non plus de vouloir prouver expérimentalement les dogmes aux incrédules. On ne peut faire valoir légitimement que les seules raisons sur lesquelles l'Eglise elle-même s'est fondée. Autrement elle porterait la peine des erreurs que pourrait commettre un trop zélé défenseur. Or, elle ne s'est pas fondée sur les expériences dont il s'agit.

Passons à la question de fait. De deux choses l'une : Les expériences que vous visez (manifestations d'invisibles) sont permises par l'Eglise, ou bien elles sont défendues; (je parle de l'Eglise proprement dite et non de tel ou tel ecclésiastique, car les uns prohibent ces expériences, alors que d'autres les pratiquent). — Si elles sont défendues, vous aussi vous allez contre le catholicisme en vous y adonnant. Si elles sont permises, je ne vois pas en quoi les prières que paraît demander M. Jounet au groupe catholique rendraient sacrilèges ou même irrévérencieuses des manœuvres d'ailleurs autorisées.

Enfin, au point de vue des résultats, je ne crois pas — et pour des raisons que je ne saurais développer ici — je ne crois pas qu'aucune expérience puisse prouver péremptoirement soit l'intervention, soit la non-intervention du Diable dans ces phénomènes.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués et les meilleurs.

G. DE FONTENAY.

(1) Je mets exprès *extérieur*, parce que, en toutes circonstances, la prière catholique pourrait avoir l'effet *intérieur* surnaturel de convertir le médium.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

⁂ *Roman d'Outre-Terre : Chrysanthème et Myosotis.*

Le doux philosophe et poète spirite Camille Chaigneau veut bien m'adresser sa revue, l'*Humanité intégrale*, et je la lis avec grand intérêt quand elle contient de beaux vers, comme aujourd'hui. Ce numéro de novembre et un supplément aux « Chrysanthèmes de Marie », livre étrange, où l'on trouve à la fois la confession ingénue d'un amour de la sorte la plus rare que l'homme puisse concevoir, un poème passionné et une synthèse philosophique extrêmement hardie. L'œuvre n'a pas dépassé les bornes du monde spirite, malgré son mérite littéraire. On peut, sans inconvenance, en extraire la curieuse aventure sentimentale du poète, puisque M. Chaigneau a lui-même révélé les mystères de sa vie intérieure, non sans se faire violence, sans doute, mais croyant apporter ainsi une consolation et une clarté à ses frères en misère humaine. Et je la rapporterai telle qu'il la raconte sans chercher à faire la part du rêve.

Il y a quelque vingt-cinq ans, Camille Chaigneau, alors étudiant en médecine, mais plutôt poète, comme Joseph Delorme, et déjà fort épris de l'au-delà, se trouvait un soir chez une actrice (Mme Ugalde, peut-être), où une jeune femme médium donnait des séances. Le médium s'endormit; une voix mystérieuse parla par sa bouche et dit à l'étudiant : « — Toi dont l'esprit est triste, mais dont le cœur est tendre, je vois s'approcher de toi une âme qui tient à ton âme par des liens de passé et d'avenir. Sois attentif pour la reconnaître : la beauté terrestre n'est pas son partage. »

Très ému par ces paroles sybillines, le jeune homme n'en démêla pas bien le sens. « Pendant deux ans, — nous dit son ami, le poète Dorchain, — il chercha sous les visages dépourvus de ce qui fait l'admiration des

hommes, l'âme harmonique et complémentaire de la sienne, sans la rencontrer jamais. » On éprouve d'ailleurs toujours une invincible difficulté à reconnaître l'âme dans un visage sans grâce.

Mais d'autres médiums allaient lui apporter une révélation plus précise : ces médiums étaient M. et Mme Hugo d'Alési. Tout le monde connaît les belles affiches de d'Alési, qui sont du reste la partie inférieure de son œuvre. C'est le premier de nos peintres de montagne, comme le prouvera surabondamment son exposition toute prochaine à la galerie Georges Petit. Médium peintre à ses heures, il a fait, bien avant le graveur Desmoulins, des dessins médianimiques beaucoup plus intéressants. Mme Hugo d'Alési, première femme du brillant artiste, était médium écrivain, médium voyant et médium à incarnations tout à fait remarquable.

Plongée dans le sommeil magnétique, elle vit un jour et décrivit une belle jeune femme qui entourait d'un bras caressant le cou de Camille Chaigneau, et le regardait avec tendresse. Lui ne sentait ni ne devinait cette caresse mystérieuse. La jeune femme avait à la main un bouquet de chrysanthèmes. On éteignit le gaz pour ne pas contrarier l'action des fluides, et quand on le ralluma on trouva à côté du médium en catalepsie le bouquet de chrysanthèmes tombé de l'autre monde.

L'inconnue favorisa bientôt le poète d'un gage plus précieux : à une autre séance, on obtint l'apport d'une boucle de cheveux, qu'on l'entendit se couper à elle-même avec des ciseaux ; puis, par l'écriture automatique du médium, la jeune femme révéla sa personnalité passée : elle se nommait Marie ; elle et Camille (sous un autre nom) s'étaient aimés pendant la Révolution. L'offre d'un bouquet de chrysanthèmes avait précédé le premier aveu. Toute l'histoire de cet amour défunt, charmant et tragique, celui qui en avait été le héros la réapprit ainsi. Enfin Hugo d'Alési reproduisit médianimiquement les traits aimables de Marie. Ce portrait figure en tête du volume des *Chrysanthèmes.*

Depuis cette révélation, le poète ne vécut plus que pour son amante éthérée, toujours invisiblement présente, et dont il croyait sentir le souffle sur ses cheveux.

Cette sorte d'amour, que Gautier a esquissée dans *Spirite*, débarrassée de toutes les inquiétudes de la passion, doit être fort douce. Elle est certainement très noble et très ennoblissante. La pensée que des yeux invisibles suivent tous ses mouvements, doit contraindre un homme à une tenue supérieure qui lui imprime une rare distinction, physique et morale. Ainsi le catholique attentif n'oubliant pas l'ange ami qui se tient à son côté.

Marie n'était d'ailleurs pas exigeante, sinon tout à fait sans jalousie. Elle disait à son poète : « Certes, je ne te conseillerai pas d'aimer une autre femme, mais si pourtant tu rencontrais une sympathie qui te rende heureux, je te pardonne d'avance cette infidélité bien naturelle. » Le poète s'indignait :

— Moi te faire souffrir ! Etre heureux sans Marie !

Tout cela est imprimé dans les « Chrysanthèmes ». L'étonnement des amis de M. Chaigneau fut donc très grand lorsqu'ils apprirent son mariage. Quoi ! l'amant de Marie avait oublié ses protestations ! Il était infidèle !

Mais, à la lettre de faire-part était jointe une petite brochure où M. Chaigneau se justifiait et s'expliquait. C'était sous les auspices de Marie que son mariage s'accomplissait. La jeune fille dont il faisait sa femme avait, comme lui, son bien-aimé dans l'espace ; elle était née veuve comme lui.

« Cette jeune fille — disait M. Chaigneau — aimait Marie, et c'est dans cette pure et fraternelle tendresse de son cœur qu'a pris racine le sentiment que j'ai conçu pour elle... Je l'aimais aussi parce que je me sentais invinciblement, ardemment attiré par l'esprit de son bien-aimé ; et je crois être assez intuitif pour pouvoir dire que c'est lui surtout qui nous a inspiré la pensée qui nous rapproche ; oui, je sens que j'aime cette jeune fille pour l'amour de son bien-aimé, comme elle m'aime pour l'amour de Marie. »

Puisque, dans un intérêt supérieur, le poète-philosophe a fait chez lui une si large brèche au fameux mur Guilloutet, on peut ajouter que cette union terrestre entre deux veufs de l'au-delà a été certainement fort heureuse. Camille Chaigneau continua de commémorer à la date où il lui fut révélé — le 29 octobre — l'amour de Marie. Il commémore auss l'amour de Myosotis, l'autre partenaire de son union de couples. Il chante en beaux vers le chrysanthème superbe, fleur emblème de son couple, et le délicat myosotis, fleur du couple conjoint. Et sur ces unions de couples, sur la « fédération probable des âmes par « proportions définies et harmoniques, en commen- « çant par le nombre deux, c'est-à-dire par l'union « impérissable du couple, premier degré des harmo- « nies du grand amour conscient », il écrit des pages fort curieuses mais un peu abstraites, où je n'essaierai pas de le suivre. Elles intéresseraient certainement moins les lectrices que son étrange, touchante et singulière aventure sentimentale.

George Malet.

LES GRANDS VISIONNAIRES

Gœthe

Victor Hugo, ce visionnaire prodigieux, a eu de singuliers partis pris contre certains grands écrivains étrangers : s'il portait aux nues — et il avait raison — en le considérant presque comme un dieu, Shakespeare, le sublime génie anglais, il dédaignait — en cela, il avait tort — et feignait même d'ignorer Gœthe, le grand poète allemand.

Un jour, on parlait de Gœthe devant lui. « Mais, cela n'existe pas, Gœthe ! dit-il avec ironie. Qu'a-t-il fait. Gœthe ?... Rien !... Ah ! si, il a fait les *Brigands*. — Mais, les *Brigands*, maître, ce n'est pas de lui, c'est de Schiller !... — Et encore, c'est de Schiller, s'écria-t-il, en haussant les épaules de pitié... »

Napoléon, cet autre visionnaire de génie, n'était pas de cet avis. En 1808, quand il était à Erfurt, il exprima au duc de Weimar le désir de voir le célèbre poète. Gœthe fut appelé. Leur conversation fut toute intime et dura longtemps. L'empereur signala à Gœthe certains défauts de détail de *Werther*, et parla ensuite tragédies. « Vous devriez écrire, lui dit-il, *la Mort de César*, mais d'une façon plus grandiose que Voltaire. Cela pourrait devenir l'œuvre la plus belle de votre vie. »

Gœthe s'étant retiré, on entendit Napoléon qui disait, avec un accent réfléchi, devant Talleyrand, Daru, et d'autres personnages présents :

« Voilà un homme ! »

C'était, en effet, un homme, un très grand homme, — visionnaire aussi, — et non des moindres.

Né à Francfort en 1749, il mourut à Weimar en 1832, et nulle existence ne fut peut-être aussi remplie que la sienne : elle est d'une harmonie splendide, qui se déroule, large et puissante, comme un poème...

Son enfance fut studieuse, et, tout jeune encore, un exemplaire de le *Messiade* de Klopstock lui étant tombé sous les yeux, il eut, tout de suite, la vision de la haute poésie ; puis, ses premières relations avec des amis jeunes comme lui, lui ayant fait connaître une fille charmante pour qui son cœur battit pour la première fois, il eut le sublime sentiment de l'amour immortalisé dans des héroïnes telles que *Charlotte*, *Marguerite* ou *Mignon*, douces et ingénues beautés de ses rêves, qui devaient personnifier la passion, le bien, et l'idéal ici-bas.

A vingt et quelques années seulement, il écrivit *Goetz, de Berlinchingen*, vaste poème national qui ne fut bien compris que de quelques lettrés de l'époque, puis *Werther*, qui incendia littéralement toute la littérature européenne pendant un demi-siècle, car c'est cette œuvre qui fit éclore, en réalité, le *René* de Châteaubriand, la *Corinne*, de Mme de Staël, le *Lara*, de Lord Byron, et tant d'autres réalisations de personnages mélancoliques et troublants.

Gœthe n'était pourtant pas encore à l'âge où l'on connaît le monde, mais il en avait eu l'intuition immédiate, et sa vision, d'un seul coup de maître, s'était réalisée.

« J'ai écrit mon *Goetz de Berlinchingen*, dit-il, quand j'avais vingt-deux ans, et dix ans plus tard, j'étais étonné de la vérité de mes peintures. Je n'avais rien connu par moi-même, rien vu de ce que je peignais ; je devais donc posséder, *par anticipation*, la connaissance des différentes conditions humaines. En général, avant de connaître le *monde extérieur*, je n'éprouvais de plaisir qu'à reproduire mon *monde intérieur*. »

Après ces premiers succès, Gœthe voulant précisément connaître, de façon plus ample, ce *monde extérieur* — qu'il devait peindre, d'ailleurs, avec tant de maîtrise — voyagea pendant quelque temps. A vingt-cinq ans, il fit, avec Lavater, un long et agréable voyage sur le Rhin, puis il retourna à Francfort, où il fit la connaissance de Klopstock, l'auteur qui avait excité, d'une manière si vive, ses premiers élans poétiques. L'année suivante, il partit pour la Suisse, et, du haut du Saint Gothard, il eut la vision de cette Italie qu'il devait visiter et peindre plus tard avec tant de passion et d'amour. Il n'eut pas le courage alors de descendre jusque là ; il avait encore besoin de respirer l'atmosphère de son pays, afin de faire siennes, pour ainsi dire, en les synthétisant avec génie, toutes les aspirations et toutes les légendes du peuple allemand.

C'est alors — à cette belle aurore de sa vie — qu'il conçut ce poème unique et à jamais immortel de *Faust*, mais il ne l'exécuta pas tout de suite ; et, s'il en réalisa le génial prologue après ses premiers chefs-d'œuvre, il couva tout ce poème pendant longtemps, puisque ce n'est qu'en 1808 qu'il fut édité entièrement.

Puis, tandis qu'il jetait les bases d'autres ouvrages — autant de chefs-d'œuvre — *Egmont*, *Iphigénie*, *Torquato Tasso*, *Wilhelm Meister*, il accepta, à Weimar, des fonctions administratives que le grand-duc Charles-Auguste lui imposa : tour à tour, conseiller privé, puis conseiller de légation et enfin ministre, il remplit tous ces rôles avec dignité, et cela en augmenta d'autant son expérience de la vie et sa vaste connaissance de la nature humaine.

Cependant, l'Italie l'appelait. Il partit. Son séjour dans le pays de la lumière et des chefs-d'œuvre de

l'art le transforma complètement et lui donna le goût définitif des justes proportions et de la véritable harmonie.

« Me voilà tranquille pour le reste de mes jours, dit-il alors ; car on peut bien dire que l'on commence une vie nouvelle, lorsque l'on voit de ses yeux et dans l'ensemble ce que l'on avait longuement étudié par fragments. Tous les rêves de ma jeunesse deviennent des réalités. Quand la Galathée de Pygmalion, qu'il avait formée selon ses vœux, avec toute la vérité qu'un artiste peut mettre dans ses œuvres, s'avança vers lui et dit : *C'est moi !* combien l'être vivant fut-il différent de la pierre sculptée ! »

Son grand rêve d'art fut interrompu par la Révolution française et par le manifeste du duc de Brunswick qui devait précipiter toute l'Europe contre la France. Il suivit le duc de Weimar et assista à la bataille de Valmy. On connaît sa fameuse prédiction, le soir, au bivouac, quand on lui demanda la tournure, qu'à son avis, allaient prendre les événements. « De ce lieu et de ce jour, dit-il, date une nouvelle époque dans l'histoire du monde et vous pourrez dire : « J'y étais ».

De retour en Allemagne, il s'occupa définitivement de son œuvre.

C'est *Faust* surtout qui le tente, et à quoi il s'applique avec tout son génie de visionnaire et de penseur. On en connaît le prologue, qui est l'évocation la plus haute qu'un poète ait jamais faite des pensées occultes et des réalisations cabalistiques. Faust est dans son cabinet, chambre haute perdue au fond d'un vieux château gothique. Il est plongé dans des réflexions amères. Il passe en revue tout ce qu'il a étudié, tout ce qu'il sait, tout ce qu'il veut savoir ; mais le doute s'empare de lui : il avait cherché la vie dans le savoir, et ses livres ne sont plus pour lui qu'un tas de poussière ; ses instruments, ses machines, ses creusets ne lui ont rien donné de ce que rêvaient les alchimistes eux-mêmes. Il passe tout en revue, et ne trouve au fond que saveur amère et dégoût.

« Ah ! philosophie, science, théologie, dit-il ; ainsi j'ai tout sondé avec une infatigable obstination, et, maintenant, pauvre insensé, me voici aussi avancé qu'en commençant, et j'ai appris qu'il n'y a rien à savoir ! Aucun scrupule cependant ne m'a entravé ; je ne crains ni enfer, ni diable ; je n'ai ni biens, ni argent, ni honneurs, ni crédit dans le monde ; un chien ne voudrait pas de la vie à ce prix-là. C'est pourquoi, à la fin, je me suis précipité dans la magie.. Oh ! si, par la force de l'esprit et de la parole, certains arcanes m'étaient enfin révélés ! Si je pouvais découvrir ce que contient le monde dans ses entrailles !... » Et il regarde le firmament avec angoisse.

En revenant à ses livres, il tombe sur un signe cabalistique qui donne à l'homme la toute-puissance et il s'écrie :

« Ciel ! comme tous mes sens viennent de tressaillir à ce signe ! Je sens tout à coup la jeune et sainte sève de la vie bouillonner dans mes nerfs et dans mes veines. Suis-je devenu un dieu ? Tout m'est révélé clair et facile ! ».

Faust, c'est l'aspiration vers le bien, vers l'amour, vers l'idéal transcendant ; mais voici bientôt Méphistophélès, qui incarne le doute, le mensonge, le mal, en un mot.

« Je suis l'Esprit qui nie tout et toujours ; je lutte contre tout ce qui est, pour le vicier ou le détruire, et je ne puis réussir : tout renaît et subsiste malgré moi. »

Et dans ce drame, moitié poème, moitié rêve, on voit s'ouvrir — ici, des abîmes de grandeur et de magnificence ; — là, des gouffres d'horreur et de malédiction où l'âme chavire et s'en va à la dérive : œuvre colossale qu'un visionnaire, penché comme le fut Gœthe, sur les études de la nature et de la vie, pouvait seul concevoir et réaliser.....

Gœthe, qui est un peu le Faust de son poème, avait, non seulement étudié toutes les sciences occultes de son époque, mais fut lui-même un savant lumineux et profond. Et, en particulier, bien avant qu'on parlât de *télépathie*, il avait émis la théorie de ce qu'il appela les *affinités électives*.

Eckermann, qui fut son secrétaire et son ami, pendant sa robuste vieillesse, en cite un exemple délicieux et probant :

« Je me rappelle un trait des commencements de mon séjour à Weimar, dit Gœthe. J'étais vite retombé amoureux. Après un long voyage, je venais de rentrer à Weimar, mais j'étais toujours retenu à la cour jusqu'à une heure avancée de la nuit, et je n'avais pu encore aller voir ma bien-aimée. Mais le quatrième ou cinquième soir, je ne peux plus résister et, avant d'y avoir pensé, je pars et je suis devant sa demeure. Je monte doucement l'escalier, et j'allais entrer dans sa chambre quand j'entends, à un bruit de voix, qu'elle n'est pas seule. Je redescends vite, et je me mets à errer dans les rues qui alors n'étaient pas éclairées. Plein de passion et de colère, je marchai à travers la ville pendant une heure environ, repassant sans cesse devant la maison de ma bien-aimée, et souffrant d'un désir ardent de la voir. Enfin, j'étais sur le point d'entrer dans ma chambre solitaire lorsque, en passant encore une fois devant sa maison, je ne vis plus de lumière. Elle est sortie ! pensai-je alors, mais par cette

obscurité, dans cette nuit, où est-elle allée? où la rencontrer? Je me remets à parcourir les rues et plusieurs fois il me semble la reconnaître dans les personnes qui passent. Mais, en m'approchant, j'étais détrompé. J'avais déjà, à cette époque, une foi absolue à l'*influence réciproque*, et je pensais pouvoir l'amener vers moi en le désirant fortement. Je me croyais entouré d'êtres superieurs qui pouvaient diriger mes pas vers elle ou les siens vers moi et je les implorais... J'étais arrivé à l'esplanade; là, il me prit fantaisie de revenir sur mes pas, vers le palais et de prendre une petite rue à droite. Je n'avais pas fait cent pas dans cette direction que j'aperçois une forme de femme tout à fait ressemblante à celle que j'appelais. La rue n'était éclairée que par les lueurs qui sortaient çà et là des fenêtres, et comme déjà des apparences de ressemblance m'avaient trompé dans cette soirée, je n'osai pas arrêter cette personne. Nous passâmes tout à côté l'un de l'autre, si près que nos bras se touchèrent; je m'arrêtai, nous regardâmes autour de nous. — « Est ce vous? dit elle, et je reconnus sa voix.

— Enfin! m'écriai-je et j'étais heureux à pleurer.

— Ah! dis-je, mon espérance ne m'a pas trompé. Je vous demandais, je vous cherchais, quelque chose me disait que certainement je vous trouverais; quel bonheur! Dieu soit loué! c'est vrai!

— Mais, méchant, dit-elle, pourquoi n'êtes-vous pas venu? J'ai appris aujourd'hui par hasard que vous êtes de retour déjà depuis trois jours, et toute l'après-midi j'ai pleuré, croyant que vous m'aviez oubliée. Il y a une heure, je me suis sentie toute tourmentée; j'avais un besoin de vous voir que je ne puis vous exprimer. J'avais chez moi quelques amies; il m'a semblé que leur visite durait une éternité. Enfin, elles sont parties; j'ai malgré moi pris mon chapeau et mon mantelet, et je me suis vue poussée dehors, marchant dans la nuit sans savoir où j'allais. Votre pensée ne me quittait pas, il me semblait que nous dussions nous rencontrer.

Pendant que son cœur s'épanchait ainsi, nos mains restaient l'une dans l'autre, et j'étais dans un inexprimable bonheur, non seulement de la revoir, mais de n'avoir pas été déçu dans ma foi à une influence invisible. »

Après tant de labeurs, après tant d'ouvrages, la vieillesse de ce poète est incomparable. Il avait été surnommé par ses contemporains le *Musagète*, c'est-à-dire le guide des muses et le directeur des esprits. Et Henri Heine a eu raison de dire: « Gœthe dont l'œil grec a tout vu, ombre et lumière, bien et mal; qui jamais ne prêta aux choses la nuance actuelle de son humeur; fidèle miroir qui reproduit les contrées et les hommes avec les contours que Dieu leur a donnés — voilà ce que les siècles à venir ne reverront pas. Gœthe était l'intelligence saine par excellence; ce qu'il y a de santé, d'unité et de vie plastique dans les œuvres de Gœthe, nous avons peine à le comprendre, nous malades, que circonviennent de toutes parts les influences incohérentes de mille contrées et de mille époques. Lui-même s'étonnait qu'on lui attribuât une *pensée objective*, et vivait tranquillement dans la naïve ignorance de ses forces et de sa grandeur. »

A soixante-dix ans, il écrivit le *Divan oriental-occidental* avec une fraîcheur d'imagination et une éclosion de sentiments qui laissent sous le charme.

« Le Nord et l'Ouest et le Sud volent en éclats, les trônes se brisent, les royaumes tremblent: sauve-toi, va dans le pur Orient respirer l'air des patriarches; au milieu des amours, des festins et des chants, la source du Chiser te rajeunira. »

Un soir — il avait alors soixante-quinze ans — il dit à Eckermann, devant un superbe coucher de soleil, en lui citant cette belle pensée d'un ancien:

« Même quand il disparaît, c'est toujours le même soleil! ».

Et il ajouta:

« Quand on a cet âge, on ne peut pas manquer de penser quelquefois à la mort. Cette pensée me laisse dans un calme parfait, car j'ai la ferme conviction que notre esprit est une essence d'une nature absolument indestructible; il continue à agir d'éternité en éternité. Il est comme le soleil, qui ne disparaît que pour notre œil mortel; en réalité, il ne disparaît jamais; dans sa marche, il éclaire sans cesse. »

Enfin, à quatre-vingt-trois ans, il s'achemine lentement vers la mort; et, à la dernière heure, des visions passent encore dans son puissant cerveau:

« Voyez! voyez, cette belle tête de femme... avec ses boucles noires... un coloris splendide... sur un fond noir... »

Puis, tout prêt de succomber, on put entendre ces derniers mots: « De la lumière! donnez-moi plus de lumière! » comme s'il avait déjà entrevu, dans les dernières secondes de sa vie terrestre, les horizons éblouissants et les splendeurs immarcescibles de l'Au-delà...

ÉMILE MARIOTTE.

UNE SÉANCE DE SPIRITISME
A FORT-MAHON

Le docteur Edmond Braye nous adresse la communication suivante, que nous publions d'autant plus volontiers qu'elle confirme une fois de plus les opinions que nous avons exposées sur les influences qui se manifestent dans les expériences spirites.

A Fort-Mahon (Somme), le 13 octobre de cette année, dans une pension de famille tenue par M. H..., nous nous trouvions MM. P..., N... et L...

Aucun de nous n'était ou sceptique ou adepte et nous étions tout à fait étrangers aux pratiques du spiritisme.

Nous avons eu hier, nous dit la maîtresse de pension, une séance de spiritisme très intéressante. Ma fille (une jeune fille de quinze ans) est un médium merveilleux et grâce à elle, nous avons eu des résultats inattendus.

Elle me montra les réponses aux trois interrogations qui furent posées à l'esprit qui s'était manifesté, réponses qui avaient été entendues par MM. N. et L. et par trois dames pensionnaires.

A cette question : Votre nom ?

« Je suis un esprit vaste où Dieu met ses parfums,
Poète élu par lui dès les siècles défunts
Mon triomphe gravite au fond des Cieux immenses
Et je suis l'astre énorme aux *liriques* démences.

La seconde question : Qui êtes-vous ?

Je suis celui qui fit Angelo, Hernani.
Et mon orgueil atteint jusqu'au ciel infini.
Amis qui m'évoquez, grâce à vous ! Et Bonsoir !
Sachez tous que je brûle ainsi qu'un encensoir.

La troisième question : Voulez vous continuer à vous manifester ?

Non ! Je dois trôner haut dans mon pur crépuscule.
Laissez-moi dans la paix où l'âme s'immacule.
Ne me tentez pas plus, car je suis aux sommets
Où mon apothéose irradie à jamais.

Ces vers portent bien l'empreinte du génie de Hugo (1). On peut noter comme détail que le mot « lirique » est écrit avec l'orthographe que lui donnait le poète.

Il est facile de vérifier si ces vers sont inédits ou existent dans son œuvre.

Nous pensons qu'il est intéressant de noter que la mère de la jeune fille qui était présente, avait eu autrefois l'occasion de connaître V. Hugo et même de dîner en sa société.

Le lendemain 14, nouvelle séance.

La table frappe immédiatement et sans qu'on ait eu besoin de poser de questions, elle nous dicte :

« Diane de Poitiers »

Et ce qui suit :

« L'amour est un feu subtil dont la flamme bleue céleste guérit et purifie l'âme qui en est la digne vestale. »

(1) Le croyez-vous vraiment, docteur? (N. de la R.)

Avec la même netteté, sans hésitation et sans qu'on eût besoin de poser des questions, la table dicte :

« Montaigne »

Puis immédiatement :

« Que scays-je? Si les larmes ne sont point douleurs dystillées. »

Aussitôt après et sans arrêt :

« Vauvenargues »

Et la pensée suivante :

« Dieu fait bien ce qu'il fait en donnant aux gens d'esprit le loisir d'être subtils et aux sots l'agrément de s'en vanter. »

Ceci se passait assez vite tant était nette et rapide la dictée de la table.

A ce moment, la table a des mouvements irréguliers et affolés ; pourtant elle dicte d'une façon très nette ce qui suit :

« La vie est une tartine de m..... que l'on mange à l'envers. »

Sur notre insistance d'avoir le nom de l'esprit malin qui a dicté cette sentence, nous recueillons cette bizarre signature :

TROUILLAFRACASALBILL.

A ce moment, le médium se transporte sur une table à quatre pieds d'un mètre 20 cent. de long et 0 m. 80 de large.

La table répond aussitôt en donnant le mot : EDREDOR.

Demande : Etes-vous un esprit sérieux ?

Réponse très nette et frappée très fort : Non

Demande : Voulez-vous nous dire des choses drôles ?

Réponse immédiate par des coups violents : LUCIFER.

Et la table ajoute aussitôt, toujours en frappant violemment :

« Cessez vos objurgations ».

Cependant on insiste. Alors l'esprit se manifeste avec une violence plus grande encore. La table se renverse et il suffit de la toucher pour la conduire près d'un meuble quelconque où elle se redresse d'elle-même. La table reprend alors sa dictée mais par des mouvements si démesurés qu'ils effraient plus encore : « Lâchez tous cette table ».

Les personnes présentes, pour la plupart, se retirèrent effrayées.

Les quatre personnes qui restèrent insistèrent encore et obtinrent cette dernière réponse à la question : Qui êtes-vous ?

« Je suis Mac Kinley. Je viens d'expirer. Priez pour mon repos. »

Nous devons ajouter que la mort de Mac Kinley n'était pas encore connue à Fort-Mahon et que c'est seulement le lendemain dimanche que les journaux en apportèrent la nouvelle dans le hameau.

UNE GUÉRISON

J'ai passé quelques heures à Tilly pour constater une guérison obtenue le 1er octobre.

Richard Lepage est un maraîcher des environs, âgé de soixante-trois ans. C'est un homme d'une forte corpulence, d'une figure ouverte et sympathique.

Je l'avais vu souvent sur la place, le lundi, jour du

marché. Il était affalé sur un siège au milieu de ses légumes que sa femme vendait aux clients. A midi, péniblement il se levait de sa chaise et, raidi sur ses bâtons, au prix d'efforts et de douleurs incalculables, il se rendait chez Morel pour y déjeuner.

Il ne faisait d'ailleurs ce déplacement de Tilly que pour échapper à l'ennui de l'isolement.

J'ai vu et interrogé ce brave homme chez le Doyen et voici ce qu'il me raconta :

« Depuis quatre ans, je ne pouvais plus travailler, il m'était impossible de me tenir sur mes jambes, on m'habillait comme un enfant, j'étais perclus de douleurs, ankylosé; je n'avais plus que la seule distraction de m'asseoir dans mon jardin pour voir travailler ceux qui faisaient désormais mon ouvrage. Je ne pouvais même pas me lever tout seul de ma chaise. J'étais, en un mot, si bien immobilisé qu'il m'eût été impossible de ramasser une fortune mise à mes pieds.

« Les médecins consultés me dirent qu'il fallait me résigner à vivre et mourir avec mes infirmités. Ils essayèrent pourtant de me soulager avec des vésicatoires, des applications de teinture d'iode, et des frictions d'essence de thérébentine, mais rien n'y fit. Un médecin de Tilly me guérit cependant des varices, mais c'était bien peu de chose, et ma situation ne s'améliorait pas, tout au contraire.

« J'eus alors la pensée de prier la bonne Vierge de Tilly et, rempli de confiance, je l'implorai longtemps, faisant même la promesse d'aller au champ de l'apparition.

« J'y vins le 1er octobre et je priai avec ferveur.

« J'étais monté là dans ma carriole et je mis vingt minutes à franchir à pied les 100 mètres qui me séparaient de la petite chapelle.

« Je priais depuis un quart d'heure à peu près, quand je sentis en moi quelque chose qui ne me parut pas ordinaire. Je me levai, n'osant abandonner mes bâtons, et voilà que tout à coup je me dis : « Mais, je peux marcher sans cela » et mettant mes bâtons sous mon bras, je regagnai ma voiture léger comme un papillon (*sic*); je n'avais plus de douleurs, j'étais guéri. »

Et en prononçant ce mot, Richard Lepage se levait de son siège avec une vivacité qui se rencontre rarement chez un homme de son âge et de sa corpulence, puis il ajouta :

« Depuis cette époque, j'ai repris mon travail, je bêche, je laboure, comme par le passé... il y a là-haut un plus grand médecin que ceux qui sont sur cette terre. »

Voici la relation exacte de Richard Lepage, écrite sous sa dictée.

Je n'ai pas de conclusions à tirer de ce récit, au moins pour le moment, car une guérison ne présente un caractère miraculeux qu'à la condition d'être durable ; l'avenir seul peut nous éclairer sur cette question.

Il m'est permis cependant de classer provisoirement ce fait avec tant d'autres qui, par leur nature, semblent pouvoir être attribués à une influence surnaturelle.

Les bâtons de Richard Lepage sont déposés en *ex voto* à la chapelle du Champ.

UN TÉMOIN.

PHYSIOGNOMONIE

GYP

(COMTESSE DE MARTEL-MIRABEAU)

Je dois faire un effort considérable sur moi-même pour résister au charme lumineux et subtil qui émane de ce gracieux visage, afin de pouvoir l'analyser, comme tout autre, avec une rigoureuse et froide impartialité.

Quelque chose de mystérieusement sympathique se dégage de cette si particulière figure où s'inscrit tant de belle loyauté, tant de noblesse innée, de cette figure à la fois vigoureuse, sceptique et douce, et lui communique une expression de vie ardente et de force puissamment attractive. Et c'est cela justement qui, tout de suite, classe la tête de Gyp parmi celles des natures d'élite.

Ici, le crâne, solide et bien construit, apparaît relativement petit. Cette particularité annonce, en général, des origines aristocratiques, puis une remarquable et vive intelligence.

L'occiput, peu accusé, montre que, chez Gyp, les instincts vitaux, bien que très prononcés, sont relégués au second plan. Les désirs peuvent se manifester avec véhémence, mais ils dominent rarement la volonté et n'asservissent pas l'esprit.

Le sommet du crâne, bombé et fort, les pariétaux et les temporaux, très développés et saillants, caractérisent nettement la mentalité propre aux spéculatifs impulsivo-intuitifs.

Gyp commence par sentir et pressentir tout ce que son intelligence est capable de concevoir. Dans son esprit, les idées se présentent d'abord sous forme d'images mal définies, pressées et confuses. Perpétuellement, elles passent et repassent devant le regard intérieur de la conscience, et, cela avec une telle rapidité, que beaucoup de ces sensations-pensées, n'arrivant pas à se fixer une silhouette définitive et stable, retombent mort-nées — si j'ose ainsi m'exprimer — dans le chaos fécond de la sub-conscience.

Comme tous les êtres créateurs, Gyp porte en elle un véritable monde en puissance, mais ce monde est presque amorphe. C'est une sorte de fugace fantasmagorie, constamment mouvante et changeante, où la volonté aux aguets — tel un chasseur à l'affût — attrape au vol les embryons d'idées, pour les élucider complètement et en faire, par là, des forces que réalisera le geste ou la parole.

La physionomie de Gyp emprunte des traits au

Lion, par la construction osseuse du haut de la face et par le nez, puis au Lévrier, par le bas très affiné du visage, et enfin, un peu — très peu — au Chat, par la façon dont la tête se penche dans les poses méditatives. Mais le Lion l'emporte sérieusement sur les deux autres.

Le front, suffisamment large, ample et haut, légèrement bombé aux tempes, est fort beau. C'est bien là un véritable front d'artiste. Avec un front de ce genre, on est croyant, très sérieusement, mais on attache peu d'importance à la forme cultuelle.

On est apte aux belles conceptions abstraites et doué d'un certain penchant au mysticisme philosophique, mais sans exaltation. On sait que la vérité absolue est, sinon impossible, tout au moins bien difficile à découvrir, et que, si les uns croient l'apercevoir d'une certaine manière, les autres prétendent, avec sincérité, que cette manière-là n'est pas la bonne. Alors, au lieu de passer son temps à creuser de décevantes énigmes, on préfère adopter, une fois pour toutes, une ligne de conduite morale qui permette de traverser l'existence avec une relative tranquillité d'âme et le sourire aux lèvres.



Les sourcils parfaitement tracés, bien fournis, un peu rehaussés vers le milieu, révèlent une impulsivité violente, parfois même très emportée, une grande promptitude de décision, puis une extrême générosité. Ils annoncent aussi du goût pour la musique, des aptitudes pour le dessin, et le sens du coloris.

Si elle l'avait voulu, Gyp aurait pu s'adonner à la peinture avec tout autant de succès qu'à la littérature, car elle possède au suprême degré l'art de saisir et de rendre les nuances les plus délicates.

On peut vraiment dire de Gyp que l'esprit lui sort par les yeux, car ceux-ci sont admirables de rayonnante clarté, de vie intense et profonde.

Fiers sans vaine hauteur, très passionnés, très doux, curieux, peu crédules et légèrement gouailleurs, ils reflètent merveilleusement l'âme vibrante de l'écrivain qui créa « *Bob* », « *Bijou* », « *Le Friquet* » et tant d'autres mignons chefs-d'œuvre.

Ces yeux pénètrent tous les masques. Leur ironie se fait, quelquefois, indulgente et souriante, mais elle n'est jamais dupe de la sottise prétentieuse non plus que de l'hypocrisie. Ces yeux, qui ne s'étonnent de rien, voudraient bien croire à la beauté de la vie, mais ils en aperçoivent trop facilement les petits côtés qui, très souvent, en font une chose nauséeuse de grise et morne veulerie...

Pourtant, au point de vue physiognomonique, ce qui, chez Gyp, est peut-être encore plus remarquable que les yeux, c'est le nez. Voyez comme la racine en est forte et puissante, comme l'arête, longue, large et droite, s'arrondit légèrement à la pointe inférieure, comme les narines, si admirablement dessinées, en sont frémissantes de fougue continue... C'est là le nez du Lion.

Semblable organe annonce une perpétuelle activité cérébrale, une intelligence hardie et primesautière, une volonté tenace, un courage indomptable, une merveilleuse puissance de combativité, dédaigneuse des mesquines prudences, des petites précautions, et toujours prête à livrer bataille pour une idée.

Doué d'un flair et d'une intuition vraiment extraordinaires, ce nez *sent* la valeur des gens et ce qu'il faut croire de leurs paroles... Assez autoritaire, très indépendant, suffisamment porté à la colère, passablement ambitieux, il ne reçoit aucun ordre et ne se laisse faire la leçon par personne.

Enfin, il y a là autant de persistance dans les haines que de dévoûment dans les affections et l'on peut tenir pour certain que s'il arrive à Gyp d'avoir quelqu'un « *dans le nez* », elle l'y a bien!...

Mais, passons à la bouche, qui est exquise, tout simplement. Une pointe d'ironie perce aux coins des lèvres qui, très régulières et charnues juste autant qu'il le faut, indiquent un grand fond de bienveillance et surtout, une délicate et sereine bonté. Un peu de mélancolie se révèle dans le sourire latent, car cette bouche sait les mots qui font vibrer le cœur aussi bien que les paroles qui cinglent...

Très raffinée, élégamment sensuelle et voluptueuse, tour à tour mordante, câline ou charmeuse, elle affirme, avec cela, une légère inclination à la gourmandise. Enfin, cette bouche qui, cependant « aime à aimer » semble toujours vouloir dire :

Et puis après?...

Le menton assez avancé, proéminent, solide et fin, accuse de l'enjouement, une extrême finesse, et pas mal de curiosité.

Le maxillaire et les pommettes, se devinent bien construits et plutôt saillants. Voilà qui dénonce une réelle force de résistance. Avec cette particularité, on sait rendre coup pour coup et même quelquefois deux pour un..

Les oreilles, de grandeur moyenne et de galbe fin, annoncent de la *branche*.

Le tempérament physiologique de Gyp est un sanguin-nerveux, très légèrement mitigé de bilieux.

Avec cela, quand le coffre est bon et s'il n'y a pas excès de surmenage, on peut compter sur une belle santé longtemps prolongée.

Cependant, on demeure exposé aux fièvres typhoïdes et cérébrales, aux congestions rachidiennes, aux inflammations des muqueuses et de l'intestin, aux rhumes, bronchites et fluxions de poitrine; aux fatigues nerveuses, à l'urticaire, etc.

Dans la vie, cette complexion prédispose à une existence peu banale et des plus mouvementées, c'est-à-dire à une suite de réussites et de succès plus ou moins brillants, parfois mélangés d'accidents ou de revers.

Mais, chez Gyp, c'est la chance qui l'emporte, parce qu'elle est de ceux qui, toujours de belle humeur, savent, au besoin, faire bon visage à mauvaise fortune.

Or, il est avéré que la guigne n'éprouve nulle sympathie pour ceux qui savent rester *beaux joueurs*.

GÉNIA LIOUBOW.

Un Portrait tracé par les "Esprits"

Nous recevons la lettre suivante :

Bordeaux, le 5 octobre 1901.

Ce matin j'étais chez un pharmacien de Bordeaux où se trouvait un étudiant en médecine, M. X.

Le pharmacien le pria d'exécuter devant moi quelques dessins médianimiques. Il en a fait trois immédiatement, un à l'encre, un second au crayon et le troisième avec trois crayons de couleur. Le premier ayant été exécuté en cinq minutes environ, j'ai compté les minutes pour les deux autres qui ont été finis en quatre et sept minutes.

Il les fait comme le peintre Desmoulins en commençant par le bas ou par le haut; il cause en les faisant, et souvent ne regarde pas, laissant sa main marcher à l'aventure. Il n'y a pas une seule retouche et les derniers coups de crayon écrivent la signature de l'Esprit.

L'exécution est d'un fini très artistique. M. X. ne sait pas dessiner à l'état naturel.

Au moment de quitter le pharmacien et M. X. qui venait de me donner les trois dessins, je leur ai lu l'article que j'avais fait au sujet de la dernière séance spirite de la société V. Tournier.

M. X. prend un crayon pendant que je lisais; et à la fin de la lecture de trois minutes environ, il me présente un portrait en me disant :

« On vient de me dire un nom à l'oreille; connaissez-vous cette figure? » — « C'est M. Tournier, lui ai-je dit. »

Mes deux filles qui étaient avec moi se sont écriées :

« Oh! c'est bien étonnant, c'est bien M. Tournier! »

M. X. dit alors : « C'est Tournier que j'avais entendu. »

Inutile de dire que M. X. n'a jamais vu M. Tournier, et que c'est bien un Esprit seulement, connaissant M. Tournier et, de plus, fort dessinateur, qui a pu le produire par le bras de M. X. qui n'est qu'un instrument, un porte-crayon du dit Esprit.

La haute et divine science spirite fait de grands pas; que les savants se le disent, qu'ils ne tournent plus le dos au phénomène, qu'ils ne restent plus tardigrades, car ils seront débordés.

Comt TEGRAD.

Il va sans dire que si nous respectons les conclusions de cette lettre, nous ne les faisons nullement nôtres. L'expérience ne serait d'ailleurs vraiment concluante que s'il était permis à tous de comparer le dessin tracé par M. X... avec une photographie de M. Tournier.

Pourquoi M. Tegrad ne nous a-t-il pas envoyé ce dessin et cette photographie? Nous les aurions reproduits et nos lecteurs auraient pu juger, par la comparaison, du degré de ressemblance du portrait médianimique.

G. M.

LES VRAIS MÉDIUMS

Les lecteurs de l'*Écho du Merveilleux* ont vu que, dans notre dernier article, nous n'hésitions pas à faire la part large au charlatanisme et à dénoncer les fraudeurs. Les faux médiums sont légion ; nous n'avons cité que trois exemples typiques, parce que la vulgaire supercherie n'offre aucun intérêt ; sa divulgation ne sert qu'à mettre en garde, une bonne fois pour toutes, les gens trop pressés de trouver du « surnaturel » là où il n'y a que du « très naturel ». Parmi les mystificateurs, les uns sont des prestidigitateurs fort adroits, les autres de grossiers truqueurs.

Ce n'est pas tout ; avant d'aborder les faits psychiques authentiques, nous devons encore reconnaître que des vrais médiums ont été pris en flagrant délit de fraude, ce qui ne saurait d'ailleurs infirmer, loin de là, la perspicacité des vérificateurs. Ainsi mistress Corner (la célèbre ex-miss Cook de 1874 elle-même), s'est pitoyablement effondrée, en 1885, dans le spiritisme de contrebande.

Dans une séance du 9 janvier de la *British national association of spiritualists* (Great Russelstreet, 38, Londres), cette femme feignit de tomber en transe pour tâcher de réparer des échecs précédents et fut liée à une chaise, la défiance de deux assistants, MM. G. R. Sitwel et Carl von Buch ayant été éveillée. Ainsi assise, mistress Corner fut laissée derrière le rideau. Malgré la précaution qu'on avait prise de l'attacher solidement, une manifestation eut lieu. Un « esprit » se montra, une prétendue Marie morte à l'âge de douze ans. Mais la taille, la voix, la gesticulation donnèrent tout de suite beaucoup à penser que l'esprit pourrait bien n'être que le médium. MM. Sitwel et von Buch soupçonnèrent encore bien davantage une supercherie quand ils constatèrent que le corps astral de la fillette au visage voilé avait un corset baleiné de femme, sous sa petite robe blanche.

Alors quand l'apparition s'apprêta à retourner derrière le rideau, l'un de ces messieurs du contrôle lui barra le passage, tandis que l'autre, tirant la tenture, montra aux assistants la chaise vide, la corde et les habits que le médium avait ôtés. Quoiqu'il n'y eût qu'une seule chandelle dans la chambre, cette faible lueur suffit à tout distinguer. M. Burke, secrétaire de l'Association, dénonça la supercherie dans le *Times* du 13 janvier.

Cet acte frauduleux de la part de miss Cook a fait conclure à quelques-uns que les autres fois où cette femme avait joué le rôle de médium, elle avait usé du même procédé mystificateur. Mais cette conclusion est illogique, et, dans le service qu'elle avait rendu à l'illustre professeur Crookes, la fraude était tout à fait impossible, comme nous allons le montrer tout à l'heure.

Le recours de mistress Corner à la duperie prouve une seule chose, à savoir : que n'ayant pas, dans ce cas, l'assistance de « l'esprit », elle s'était aidée elle-même, *afin de ne pas déchoir*.

Sans doute la découverte de trucs employés par des pseudo-médiums et surtout de ceux employés par des vrais médiums en déveine, jette toujours un grand discrédit sur les phénomènes psychiques. Cependant, la clairvoyance des savants, qui ne manquent jamais de pénétrer les stratagèmes les plus secrets chaque fois qu'il en existe, leur loyauté à divulguer les tromperies chaque fois qu'il s'en produit, ne sont-elles pas une double garantie de l'authenticité des faits psychiques qu'ils déclarent avoir constatés avec toutes les précautions désirables ?

Quelle que soit la cause efficiente des manifestations médianiques (force ecténique, — ou agent ultramondial), la supercherie, vu la condition de la chose elle-même et la nature des hommes, n'est guère évitable, du moins dans ses essais.

Dans les cabinets de physique ne voit-on pas échouer les expériences les mieux concertées ? Les prestidigitateurs qui déploient leurs merveilles sur les places publiques et les planches d'un théâtre ne subissent ils pas des échecs ? Les facultés médianiques, comme la dextérité de l'escamoteur, ont leurs limites et leurs moments plus propices. Si l'agent qui produit les phénomènes est, ainsi que le croient les théologiens, les spirites et les occultistes, non plus la forc ecténique de Crookes, de Richet, du colonel de Rochas, mais un être placé en dehors de la nature sensible, on comprendra aisément que le médium, loin de disposer de cet esprit supraterrestre à son gré et de pouvoir l'appliquer au travail avec la sécurité d'obtenir, quand il lui plaît, le résultat fixé d'avance, est bien au contraire absolument à sa merci.

Or c'est une faiblesse innée chez la majorité des médiums de chercher à opérer quand même par vanité ou par amour du lucre, les faits merveilleux dont ils sont coutumiers, quand l'assistance de l'invisible leur manque, afin de ne pas paraître au-dessous de la tâche qu'ils ont assumée. Ils recourent à la fraude pour maintenir leur crédit et l'avantage matériel qui en est la conséquence.

Les meilleurs médiums ne sont pas toujours sûrs de leur pouvoir. Angélique Cottin (dont j'ai raconté l'histoire ici en février 1898) ne produisait pas ses

répulsions lorsqu'elle voulait. Le célèbre Daniel Douglas Hume qui, à Londres, à Paris, à Florence, a donné des preuves irréfragables de ses facultés médianiques, tombait parfois en des périodes d'impuissance, durant lesquelles il se refusait à tenter de produire le plus vulgaire phénomène. Slade, un autre médium sérieux et de grande réputation, souffrait d'abandons intermittents de sa vertu ecténique (ou préternaturelle, pour ceux qui préfèrent), et, par suite, avant d'opérer en public, il faisait des essais pour voir si « l'esprit » allait l'aider ou non.

Malheureusement pour la science, tous les médiums ne sont pas toujours aussi prudents, et peut-être ne peuvent-ils pas l'être parce que tous ne sauraient prévoir si l'être ultramondial l'assistera ou l'abandonnera ; quelques-uns ont alors la mauvaise inspiration de suppléer par la dextérité à l'intervention surhumaine (?), se font prendre la main dans le sac et font bafouer la médiumnité spiritique.

Relatons maintenant quelques expériences qui devront convaincre les sceptiques les plus endurcis Que l'on n'obtienne pas des phénomènes de typtologie, de pneumatographie, de lévitation, d'apports et de matérialisation, comme et quand on veut, quoi d'étonnant !

Une machine électrique elle-même refuse bien de fonctionner dans certain cas (temps humide) ; une inoculation pastorienne ou un narcotique échouera aujourd'hui sur un sujet et réussira bien demain sur le même ; une automobile dont on n'a jamais eu à se plaindre depuis six mois, va un beau jour nous laisser en panne, etc.

Pourquoi exiger du médium seul qu'il soit toujours en état de produire ses faits merveilleux ? Parce qu'un phénomène ne se répète pas à volonté, dans un laboratoire, s'ensuit-il donc qu'il soit faux ? Que dirait-on alors des phénomènes météorologiques ? Pourquoi un sceptique, loyalement désireux de se fixer sur la médianité, persisterait-il à commander aux manifestations de se tenir à sa disposition au lieu de se tenir prêt, lui, à saisir l'occasion dès qu'elle se présentera, pour contrôler ces dites manifestations ?

Les faits médianiques ne sont pas encore du domaine de l'expérience : ils sont du domaine de l'observation.

Mais combien de faits de cette dernière catégorie sont tellement indéniables que quiconque refuserait de les admettre passerait pour fou ! Que penseriez-vous, messieurs les esprits forts, d'un individu qui vous dirait : « Qu'on me fasse tomber demain soir, à « 5 heures, des aérolithes dans mon jardin, ou des « éclairs en boule, et j'y croirai ! » ou encore : « Fabri-« quez-moi une comète à queue, reproduisez-moi une « aurore boréale, ou les effets de la foudre, autre-« ment je n'ajoute aucune foi à ces prodiges ! »

Rejeter en bloc les phénomènes psychiques comme trop étranges et inexplicables, après les découvertes de la radiographie et de la télégraphie sans fil, ce n'est plus permis.

Il est vrai que quand on a vu M. Bouillaud, membre de l'Académie des sciences, saisir à la gorge M. du Moncel, son collègue, qui avait présenté le phonographe d'Edison à la docte assemblée, et lui crier : « Misérable ! nous ne serons pas dupes d'un ventriloque ! » on conçoit facilement qu'un médium ne soit pas à l'abri des railleries systématiques.

Un des reproches le plus souvent adressés aux médiums, c'est de toujours opérer dans l'obscurité. D'abord nous répondrions facilement qu'on obtient dans les ténèbres des manifestations indéniables, par exemple celles-ci :

« Les deux ardoises sont ficelées l'une contre l'autre ; « un crayon a été glissé entre. Une fois la corde nouée « je scelle le nœud avec une cire à cacheter spéciale « et avec un cachet de cuivre gravé pour la circons-« tance.. Eglinton (le médium) est couché sur le par-« quet. Je lui lie les poignets, d'une part, d'autre « part les pieds, ensemble, avec un ruban. J'appose « également mon sceau sur chacun des deux nœuds « du ruban (sur celui des poignets et sur celui des « pieds); il lui serait impossible de se lever sans « rompre les cachets de cire. Les ardoises sont posées « sur une table à 6 mètres de lui. L'accordéon est en-« fermé dans une cage de toile métallique dont la clef « est dans ma poche. Dans cette cage aussi est une « planche de sapin saupoudrée de poudre de charbon « Belloc... J'éteins la lampe. Eglinton tombe en transe. « Au bout de huit minutes, des mains phosphores-« centes que nous ne pouvons toucher et qui nous tou-« chent apparaissent à deux mètres du médium...

« Bientôt cette paire de mains insaisissables nous « fait encore sentir son contact. Elle s'approche des « ardoises qui étaient vierges de toute écriture ; nous « entendons le frottement du crayon entre les tablettes. « Un instant après l'accordéon joue un air... Un des « assistants rallume la lampe. Nous déficelons les ar-« doises : on y lit ces lignes : « Comme l'écolier qui « récite mieux une fable quand ses camarades ne le « dévisagent pas, de même je me sens infiniment « moins gêné pour travailler dans la nuit. » L'accordéon « est toujours dans la cage de toile métallique ; à côté « une main a laissé son empreinte sur la poudre de « charbon.

« Comme la poche de mon pantalon n'avait pas été « décousue et que la clef s'y trouvait encore, comme « l'empreinte de la main dénotait une longueur et une « étroitesse de main telle qu'aucun de nous n'en pou- « vait avoir une, comme enfin les cachets de cire « étaient intacts, je m'avouais vaincu. La médianité « n'était pas un mensonge. Le parquet, la table, « avaient été minutieusement examinés ; aucune ma- « chination n'avait été possible.

« Toutefois comme une arrière-pensée me restait « encore, j'examinai de nouveau le parquet et la cage; « sûr que ni l'un ni l'autre n'étaient truqués, me méfiant « d'une substitution d'ardoises en dépit du sceau, « j'enfermai les ardoises, préparées comme la première « fois, dans la cage, avec l'accordéon, et le résultat « fut analogue à celui précédemment obtenu... Au- « cune trace de charbon gras non plus aux mains « d'Eglinton qui d'ailleurs les avait normalement con- « formées. » (N. Crofton-Coleridge, ingénieur-électri- « cien. *Procès-verbal d'expérience spiritualiste*). »

L'observation des phénomènes psychiques fut recommencée par Russel Wallace; pour plus de sécurité le médium Eglinton fut lui-même enfermé dans une cage de toile métallique entourée de sonneries électriques (avertisseurs en cas de fraude), la réussite fut aussi complète. Ceux qui voudraient juger d'autres faits analogues n'auront qu'à se reporter à un remarquable article paru dans l'*Écho du Merveilleux* du 15 novembre 1897, sur l'Expérience cruciale (p. 330).

(*A suivre.*) H LOUATRON.

GLOSSAIRE DE L'OCCULTISME
ET DE LA MAGIE

(*Suite*)

P

Phrényogénie. — Science qui enseignerait aux procréateurs soucieux d'une bonne descendance, le moyen de doter leurs enfants d'une heureuse organisation cérébrale. De prime abord une pareille science paraît absolument fausse et cependant elle ne comporte pas que des faussetés, mais enfin, il ne faut pas prendre au pied de la lettre tout ce que renferment les *Traités de Phrényogénie*. Il est bien évident, qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme de procréer un génie ou un idiot; mais le lecteur comprendra et admettra fort bien qu'un homme s'adonnant habituellement à l'ivrognerie, ne procréera pas un être aussi fortement constitué cérébralement qu'un père, qui sera sobre sous tous les rapports et fortement doué au point de vue cérébral. Nous n'insisterons pas sur ce sujet délicat, ce que nous venons de dire pourra éveiller suffisamment l'attention du lecteur sur la question et ceux de nos lecteurs qui voudraient l'étudier pourraient consulter la PHRÉNYOGÉNIE ou *Données scientifiques modernes* pour douer (*ab initio*) ses enfants de l'organisation phréniogénique. Le volume in-12 a été publié en 1868 et a pour auteur Bernard Moulin.

Phylactères. — Sortes d'amulettes, généralement faites avec des bandes de parchemins, sur lesquelles sont inscrites diverses sentences ou devises. Les Juifs dénomment leurs phylactères THÉPHILIM et TÉRAPHIM. (Voy. ces mots).

Physiognomonie — Science qui a pour but la connaissance de l'homme d'après sa physionomie; c'est en un mot l'art de connaître l'homme intérieur par son extérieur.

Cette science étant toute d'observation, ne saurait comporter des fraudes, car les preuves en sont faites par l'étude même. L'auteur le plus classique, le plus connu de la Physiognomonie, c'est Jean Lavater, qui a écrit un fort beau traité sur la matière qui a eu de très nombreuses éditions, mais dont la meilleure est l'édition in-4° en quatre volumes qui renferme de nombreuses planches gravées en taille douce. — Un autre ouvrage curieux est celui qui est à la fin de la chiromancie médicinale de Ph. May. — Paris, Dorbon aîné. — La Physiognomonie est une science véritable, surtout quand on contrôle les pronostics tirés de l'examen des traits par d'autres sciences, telles que la chiromancie, la graphologie, l'astrologie, etc.

Pierre Philosophale. — Voy. PHILOSOPHALE.

Pindam. — Ce terme sanskrit sert à désigner une méthode qui est utilisée pour faire interpénétrer son corps astral dans le corps d'une autre personne, afin de pouvoir se servir de celui-ci comme du sien propre C'est de cette façon que bien des entités de l'astral s'emparent des corps de personnes vivantes. Cette substitution peut devenir à la longue une véritable POSSESSION. (Voy. ce mot).

Pistole volante. — Pendant le moyen-âge, on désignait sous ce terme, l'argent enchanté que les magiciens ou les sorciers donnaient en paiement de leurs achats. La pistole avait la propriété de revenir dans la bourse de son propriétaire, de *voler* de la main du créancier dans la poche du payeur. C'était par une sorte d'hallucination ou par une sorte de prestidigitation que l'individu croyait toucher son dû et ne le recevait pas effectivement.

Possession. — Action de posséder, ou même seulement d'obséder une personne, c'est-à-dire de

s'emparer de son corps pour l'empêcher d'agir à sa guise, à sa volonté. La personne obsédée n'a plus son libre arbitre. Généralement, c'est un invisible, une *Entité de l'astral*, dénommée par le catholicisme *Démon*, qui peut s'emparer du corps de l'homme. — L'Eglise emploie pour débarrasser les possédés des exorcismes. C'est un des meilleurs moyens et des plus pratiques.

Ceux qui connaissent la grande initiation, peuvent à volonté passer dans le corps d'un autre homme et s'en servir comme de leur propre corps, la méthode à employer se dénomme en sanskrit Pindam (voir ci-dessus). Voici une note d'un livre sanskrit, de Pancharatra *Padma Samhita charrgapada* qui donne à ce sujet des détails fort curieux (1).

« Je te dis maintenant, ô né du Lotus, la méthode par laquelle on entre dans le corps d'un autre... Le corps qui sera occupé doit être sain et frais, d'âge moyen, doué de toutes les bonnes qualités et exempt de toutes les horribles maladies qui sont la conséquence du péché. Le corps doit être celui d'un brahmin ou même d'un Tchatrya Il faut qu'il soit couché en quelque lieu solitaire (2), le visage tourné vers le ciel et les jambes étendues : entre ses jambes, tu devras t'asseoir en *Yogâsana* (3) ; mais auparavant, ô toi aux quatre faces, tu devras avec une intense concentration, fixe mentale (*Dhârand*) avoir longtemps exercé ce pouvoir du yoghi. — Le jiva (4) est localisé dans le *Nabhichakra* (5) il est lui-même radieux comme le soleil et à la forme de *hamsa* (6). Il se meut le long de *Idâ* et de *Pingola nadis* (7). — Après avoir été concentré comme hamsa, il passera à travers les narines et comme un oiseau s'élancera à travers l'espace. Tu devras t'accoutumer à cet exercice en voyant au dehors le *Prând* (8) à la hauteur d'un palmier et en le faisant voyager un mi le ou cinq mille au plus ; puis l'attirant de nouveau dans ton corps, dans lequel il doit entrer, comme il l'a quitté à travers les narines et le remettre dans son centre naturel : le *Nabhichakra*. — Il faut pratiquer cela, jusqu'à ce que la perfection soit atteinte ». La méthode qui précède, ne sera guère comprise que des initiés ; et c'est là la seule fin que nous avons poursuivie. Pour les non initiés, il faudrait ajouter de trop nombreux commentaires que nous ne saurions donner ici.

Poule Noire. — De nos jours encore la poule noire joue un rôle en occultisme ; beaucoup de cartomanciennes l'utilisent tous les jours pour les aider dans leurs consultations. — Au dire de Cambry (1), la superstition de la *Poule Noire* est encore très vivace en Bretagne. — Un livre auquel un grand nombre de bonnes femmes ont grande confiance a pour titre : La Poule Noire ou *La Poule aux œufs d'or*, avec la science des talismans et des anneaux magiques ; l'art de la nécromancie et de la cabbale pour conjurer les esprits, etc. 1. vol. in-18 ; En Egypte, 740.

(*A suivre.*) Jean Darlès.

(1) Chapitre XXIV, *vers* 131 à 140.

(2) C'est-à-dire dans lequel il n'y ait aucun risque que le processus cérémonial soit interrompu, on verra plus loin pourquoi.

(3) C'est-à-dire en posture de *yoghi*.

(4) C'est-à-dire la *vitalité*.

(5) Nom sanskrit du Plexus solaire.

(6) Ce terme *hamsa* (cygne) oiseau est *soham* inter verti qui signifie « que je suis », ce qui est une allusion à Parabrahm. — Ainsi Parabrahm — Nivatma = Soham = Hamsa ; tout cela est tout un.

(7) Nom de deux canaux de circulation psychique.

(8) *Prând* est la vitalité de l'univers, comme *Jiva* est la vitalité humaine ; c'est le souffle astral.

(1) *Voyage dans le Finistère*, Tome III, p. 46.

ÇA ET LA

Les « Orblutes » de George Sand.

A propos des « boules » de Tilly, on nous signale ce passage de l'*Histoire de ma vie*, de George Sand. (4e série, chapitre treizième) :

« A ma droite, tout un côté de la place était occupé par une église d'une architecture massive, du moins elle se retrace ainsi à ma mémoire, et surmontée d'une croix plantée dans un globe doré.

« Cette croix et ce globe, étincelants au coucher du soleil, se détachant sur un ciel plus bleu que je ne l'avais jamais vu, sont un spectacle que je n'oublierai jamais, et que je contemplais jusqu'à ce que j'eusse dans les yeux ces boules rouges et bleues, que par un excellent mot, dérivé du latin, nous appelons, dans notre langage du Berry, les orblutes (2). Ce mot devrait passer dans la langue moderne. Il doit avoir été français quoique je ne l'aie trouvé dans aucun auteur. Il n'a point d'équivalent, et il exprime parfaitement un phénomène que tout le monde connaît et qui ne s'exprime que par des périphrases inexactes.

« Ces orblutes m'amusaient beaucoup, et je ne pouvais pas m'en expliquer la cause toute naturelle. Je prenais plaisir à voir flotter devant mes yeux ces brûlantes couleurs, qui s'attachaient à tous les objets, et qui persistaient lorsque je fermais les yeux.

« Quand l'orblute est bien complète, elle vous représente exactement la forme de l'objet qui l'a causée ; c'est une sorte de mirage. Je voyais donc le globe et la croix de feu, se dessiner partout où se portaient mes regards, et je m'étonne d'avoir tant répété ce jeu assez dangereux pour les yeux d'un enfant. »

(2) Pour que le mot fût bon, il faudrait changer une lettre et dire orbluce.

La main brûlante

Un de nos lecteurs nous envoie ce curieux extrait d'un rapport du commissaire général de police (français) d'Anvers, département des Deux-Nethes, au duc de Rovigo, ministre de la police générale de l'Empire, — *le 27 février 1811* :

« Une jeune fille du village d'Asdouck, situé près de Termonde, avait un frère soldat en Espagne. On apprend qu'il est mort. Cette jeune fille le voit et l'entend pendant quelques jours. Il était à ses côtés. Il lui demandait d'aller un pèlerinage avec lui à Rupelmonde. Ils s'y rendent tous deux. Après cette cérémonie, le mort remercie sa sœur en lui mettant la main sur l'épaule. Mais ce soldat était encore en purgatoire ; et sa main brûlait l'épaule de sa sœur. Aux cris qu'elle jette, une personne charitable lui donne un mouchoir blanc pour préserver son épaule. Ce mouchoir lui-même est brûlé et l'empreinte de la main du mort s'y marque comme un fer chaud.

« Ce miracle occupe tous les habitants du diocèse de Gand. On se rend en foule au village d'Asdouck pour voir le mouchoir brûlé. Ce n'est pas exagérer que d'évaluer à cent mille personnes le nombre des dévôts qui sont allés l'admirer. C'est une procession continuelle.

« *Le Commissaire général* :

« BELLEMARE.

Pour copie conforme faite aux Archives Nationales :

GROSILIER.

Napoléon et la lettre M.

Le *Light* remarque la coïncidence suivante, assez intéressante à noter :

Le grand Napoléon, dit le journal, avait une croyance superstitieuse pour la lettre *M*.

Il avait remarqué qu'elle le suivait dans la vie presque aussi étroitement que son ombre.

*M*arengo fut sa première grande victoire.

*M*urat fut le dernier martyr de sa cause.

*M*arie-Louise causa son grand triomphe. On trouve six de ses maréchaux dont le nom commence par une *M* ainsi que trente sept généraux de division.

Il se rendit au capitaine *Maitland* qui commandait le navire anglais le *Bellérophon* et ses compagnons à Sainte-Hélène furent *M*onhalon et son valet *M*archand.

Une lettre de M. l'abbé J.-A. Petit.

M. l'abbé J.-A. Petit nous demande l'insertion de la lettre que voici :

Romescamps (Oise), 22 octobre.

Monsieur le Directeur,

Depuis l'an dernier, j'ai reçu différentes lettres explicatives de la vision symbolique du jour de la Dédicace (nº de l'*Echo du Merveilleux* du 1er décembre 1900).

Une d'entre elles applique le tout à l'Eglise catholique ; d'autres voient dans le nuage cuivré qui s'illumine de l'intérieur, la franc-maçonnerie, et dans la montagne qui s'affaisse dans le sang, la Turquie.

Une de vos lectrices m'écrit à propos des têtards de grenouilles : « Etes-vous bien sûr de ce que vous avez vu ? Ne seraient-ce pas plutôt des larmes, comme celles qui décorent les tentures funèbres. Elles ont la même forme... »

En y réfléchissant, il est très possible que cette dame ait raison. Comme les vapeurs rouges mêlées de têtards descendaient sur la terre en manière de cascade, les formes étaient mobiles et paraissaient animées. Des larmes hiératiques luisantes pouvaient produire exactement le même effet.

Alors, il faudrait s'attendre à des malheurs.

Dimanche dernier, 20 courant, j'étais en méditation à 4 h. 1/2 dans la chapelle de N.-D. du Hamel. Tout d'un coup, je me suis senti sous cette impression étrange qui m'est familière en pareil cas. Un vent froid descendait sur moi et m'enveloppait comme dans un tourbillon. Au même instant, la statue de la Vierge, l'autel, tous les objets me parurent baignés dans une lumière blanche ouatée. Je m'enfuis aussitôt sans même faire un bout de prière, car j'allais être pris. J'eus de la peine à me dégager.

Au dehors, les reflets du soleil couchant me firent d'abord mal aux yeux. Comparé à la lumière ouatée du sanctuaire, l'éclat jaunâtre des nuages, bien que moins brillant, me heurtait la vue comme quelque chose de matériel et de brutal.

Mais le phénomène devait, plusieurs heures plus tard, changer de nature.

J'avais fait une heure de marche à pied, puis pris le train. Le soir, un peu après 7 heures, j'arrivais chez une famille amie. Une des jeunes filles, Mlle Yvonne A..., souffrait, depuis deux jours, d'une névralgie dentaire très douloureuse, qui avait résisté à tous les remèdes. Elle n'était bien ni debout, ni couchée.

En apprenant que j'étais là, elle descendit, la figure toute enveloppée. L'idée me vint de lui imposer les mains, et non seulement le mal, mais l'enflure ne tardèrent pas à disparaître, à la grande surprise des parents.

L'imposition dura deux ou trois minutes, et la jeune fille dit, à plusieurs reprises, sentir une forte chaleur lui passer à travers la tête. Je lui demandai si cette chaleur était désagréable, elle me répondit qu'au contraire elle lui faisait du bien. Puis mettant un doigt dans sa bouche et pressant sa denture de divers côtés, elle s'écria : « Je n'ai plus de mal, je suis guérie ! »

Ne pourrait-on pas conclure — et c'est là le point important de ma lettre — que le fait de vision comme l'action thérapeutique sont également de nature magnétique ? A mon avis, il y a corrélation évidente entre ce qui m'est arrivé dans la chapelle de Notre-Dame du Hamel, et cette guérison subite.

Le lendemain, je recevais du père une carte, que je vous transmets, me disant : « Yvonne est guérie. »

J'informe toutefois vos lecteurs, pour le cas où ils auraient la pensée de s'adresser à moi, que je me refuse absolument à toute ingérence sur le terrain thérapeutique. Je ne répondrai même pas aux lettres qui me seraient adressées dans ce sens.

Je me place exclusivement sur le terrain expérimental, racontant en toute sincérité ce qui m'arrive, dans l'espoir d'être utile aux spécialistes, en leur apportant ma contribution personnelle. Quand les faits de ce genre seront assez nombreux, suffisamment contrôlés et étudiés, il sera peut-être possible de dégager les lois qui les régissent. C'est là toute mon ambition.

Agréez, je vous prie, Monsieur le Directeur, mes bien sincères civilités.

ABBÉ J.-A. PETIT.

La vie d'une possédée

[Un certain nombre de nos lecteurs qui lisent avec curiosité l'extraordinaire histoire de Cantianille, nous demandent notre opinion sur le degré de créance qu'il convient d'accorder à ce fantastique récit.

Nous ne pouvons que répéter ce que nous avons dit au début de la publication. L'histoire de Cantianille est la reproduction d'un manuscrit inédit qui, par son étrangeté dramatique, nous a paru digne d'être publié, au moins à titre de document.

C'est un document, en effet, qui a été trouvé dans les papiers de l'abbé Thorey. Il est l'œuvre de ce prêtre, et il a été incontestablement écrit de bonne foi.

Mais la bonne foi n'implique pas forcément la clairvoyance. Et nous ne saurions affirmer que l'abbé Thorey a su toujours faire, dans les scènes qu'il rapporte, le départ entre l'irréel et le vrai.

Aussi bien, l'intérêt du récit ne réside pas tant, selon nous, dans l'exposé des faits eux-mêmes que dans le singulier état d'esprit qu'il révèle chez son auteur et dans l'extraordinaire cas psychologique qu'il étale sous les yeux du lecteur.

Ce cas relève-t-il de la science théologique ou de la science médicale? C'est ce que nous demanderons aux médecins et aux théologiens, quand la publication sera terminée. Eux seuls pourront nous dire dans quelle mesure ce récit est véridique. *Nous ne pouvons, nous, en le soumettant aux études et aux réflexions de nos lecteurs, que nous porter garant de son authenticité.]*

N. de la D.

Rapports merveilleux de Madame Cantianille B** avec le monde surnaturel, par M. l'Abbé J. C. Thorey, prêtre du diocèse de Sens.

CHAPITRE TREIZIÈME (*suite*)

Et cela, avec un air et un accent des plus expressifs. Nous appelions alors le petit Charles, et il venait aussitôt, avec sa gaieté d'enfant, lever sa petit'marraine. Une fois dans son corps, à la place de son âme, il l'habillait, la peignait, nettoyait ses vêtements, faisait, en un mot, tout ce qu'elle aurait fait elle-même, avec beaucoup plus de soin et surtout plus de gaieté; s'amusant beaucoup de la surprise qu'elle éprouverait lorsqu'en revenant elle se trouverait habillée. Puis, quand il lui avait mis son chapeau et son manteau, son ombrelle à la main, il disparaissait. Et Cantianille, qui avait laissé son corps dans son lit une demi-heure auparavant, n'avait plus, en y rentrant, qu'à se rendre à la chapelle.

Là, elle trouvait encore les démons. Les premiers jours ils restaient à la porte, mais ils finirent bientôt par entrer, et se placer à ses côtés, pour la décourager et obtenir d'elle quelque promesse. Promesse, par exemple, de ne pas écrire à sa fille, de ne pas déjeuner (1), de retourner avec eux, de me cacher leurs conversations avec elle... Que sais-je ? Après la messe, je lui demandais aussitôt ce qu'elle leur avait promis, mais toujours inutilement... C'était encore le petit Charles qui venait me l'apprendre et me dire aussi comment je devais la punir et l'empêcher de tenir ses promesses. D'autres fois, il nous rappelait ce que Dieu nous avait ordonné pour notre quinzaine, la confession générale que Cantianille était obligée de me faire de nouveau; celle que je devais faire moi-même à M. D...; et plusieurs autres conditions semblables, et tant que nous ne les eûmes pas remplies, il nous les rappela ainsi. Pour tout dire, en un mot, dans cette lutte sans relâche de quinze jours contre l'enfer, il nous fut du plus grand secours. Aussi M. D... ne tarda-t il pas à le traiter avec la plus vive affection.

Avec les trois anges, Notre-Seigneur, la Sainte Vierge et sainte Magdeleine s'étaient manifestés aussi dès les premiers jours, à M. D... Mais, je l'ai dit, il les prenait pour des démons déguisés. Aussi fut-il avec eux prudent comme il devait l'être. La première fois que Notre-Seigneur lui apparut, il se tint sur la réserve, traitant son interlocuteur comme un inconnu et ne lui parlant de Jésus qu'à la troisième personne. Inutile de dire de celui qui voit tout, qu'il remarqua ses doutes; mais il ne l'en blâma pas.

« — Mon fils, tu ne crois pas, lui dit-il, tu te prives d'un grand bonheur; je ne t'oblige pas à croire. Tu n'entraves pas mon œuvre, c'est beaucoup; le ciel t'en remercie. » — En effet, ce que Dieu demandait de M. D... c'était uniquement qu'il nous donnât l'hospitalité et l'aide nécessaire pour achever la délivrance de Cantianille. Et il s'y prêta avec un dévouement que nous n'oublierons jamais... La Sainte Vierge et sainte Magdeleine vinrent les jours suivants sans le convaincre davantage. Aussi, pendant quelques jours, leurs apparitions furent-elles pour lui assez rares. Quant à moi, j'en étais favorisé à chaque instant, lorsque je me trouvais seul avec Cantianille, et j'y goûtais un tel bonheur que j'aurais bien désiré les mêmes faveurs pour M. D... « Mais que veux-tu ? me répondaient ces célestes visiteurs : jusqu'à présent il nous prend pour des démons. Attendons. »

Peu à peu, cependant, ces apparitions se renouvelèrent plus souvent en sa présence, et par là même il lui devint plus impossible de confondre avec les démons les divins personnages qui leur ressemblent si peu, et contre lesquels, du reste, les démons manifestaient une rage si sincère. Bientôt même il les traita avec le respect et l'amour qu'ils méritent, les appelant comme moi à notre secours toutes les fois que nous en avions besoin.

Plus les quinze jours approchaient de leur terme,

(1) Que cette promesse ne surprenne pas. L'âme se ressent des dispositions du corps, et les démons le savent bien. Aussi depuis le mois de juillet, Cantianille n'a pas pris un seul repas qu'ils n'aient fait tout leur possible pour l'en empêcher. Il n'y a pas de moyens qu'ils n'emploient pour cela.

plus la fureur des démons était violente. Ils nous poursuivaient sans relâche et partout, n'attendant plus un ordre pour entrer dans le corps de Cantianille, mais s'en emparant d'eux-mêmes. Chaque matin ils fondaient sur elle, et, pendant une heure et demie et même deux, il nous fallait lutter contre eux de toutes nos forces pour les empêcher de lui briser la tête ou les membres. « Vous l'aurez, nous disaient-ils, oui, vous l'aurez ; mais ce ne sera pas sans peine. »

Un matin que nous avions lutté ainsi contre sept ou huit d'entre eux, tout à coup, nous nous trouvâmes en présence d'un adversaire que nous étions loin d'attendre !— « Qui es-tu, lui dis-je? — Je suis ton supérieur, » me répondit-il ; puis, se tournant vers M. D... « Je suis ton égal. » — Nous comprîmes aussitôt à qui nous avions affaire ; c'était le malheureux prêtre qui avait livré Cantianille. Nous savions par elle et par les démons que depuis une douzaine de jours il la poursuivait plus que jamais, de concert avec plusieurs possédés. — « Comment, c'est toi, lui dis-je tout surpris, tu peux donc venir dans Cantianille comme un démon? — Oui, me répondit-il, Lucifer est dans mon corps, et me voici dans celui de ta sœur. A nous deux la lutte maintenant ! » — Il était loin de prévoir quelle était l'arme dont j'allais me servir. Prenant aussitôt le ton le plus affectueux, je l'exhortai au repentir. Il était stupéfait... — « Moi, me repentir, est-ce que c'est possible? Tu ignores donc que lorsque j'ai livré Cantianille j'étais possédé moi-même depuis vingt-cinq ans! Voilà donc cinquante ans que je le suis... Cinquante ans que je m'ingénie à faire le mal.... Et ton Dieu me pardonnerait! D'ailleurs je n'en veux pas, de son pardon... Je ne veux pas être sauvé, moi. — Tu le seras cependant.... » Il devint furieux. — « Non, je ne le serai pas... Non, je ne veux pas l'être... Non, je ne veux pas aimer ton Dieu!... Si je savais être sauvé, je ferais plus de mal encore... » — Je finis par l'adoucir un peu... Il m'écoutait « — Est-ce sérieux ce que tu me dis ? — Mais non, je ne veux pas me convertir, je ne le peux pas ! Je veux te fâcher t'irriter. En voilà une patience !... Attends, attends ! » Et il me frappait en m'insultant. « Je veux te fâcher... » Il n'y réussit pas, bien entendu. Je lui parlai du ciel, de la bonté de Dieu, de la Sainte Vierge. En m'écoutant il se calmait de plus en plus, les larmes commençaient malgré lui à rouler dans ses yeux. Pauvre prêtre ! — « Tu portes le scapulaire, lui dis-je ? — Oui, je ne l'ai jamais quitté et je ne le quitterai jamais. » — Et il prenait entre ses doigts, celui de Cantianille. — « Embrasse-le donc. » — Il hésitait... Enfin il s'y décida. Mais à peine l'avait-il approché de ses lèvres que déjà le visage de Cantianille était tout changé.—« O monstre ! ô brigand, s'écria celui qui arrivait, tu veux me voler mon curé ! » — C'était Lucifer. « Un peu plus, tu allais le faire pleurer ! » De rage, il faisait durement expier au corps de Cantianille le danger de conversion que venait de courir sa victime ; mais le dessein de Dieu était rempli, et ce pauvre prêtre emportait dans son cœur une heureuse blessure qui ne devait plus se cicatriser.

Quelles scènes !... C'était alors que nous appelions le petit Charles et sainte Magdeleine, soit pour chasser les démons et les empêcher de revenir, soit pour effacer les traces douloureuses de leur passage. Bon petit Charles ! Combien de fois nous l'avons vu remuer avec peine ses membres brisés... « Oh ! qu'on souffre là-dedans ! disait-il. » — C'était sa seule plainte...

Le jour où nous apparut le prêtre dont je viens de parler, les démons avaient été, pendant deux heures, plus atroces que jamais. Charles vint après eux... — « Le petit bon Dieu m'envoie, nous dit-il, pour habiller ma petit'-marraine mais je ne vais pas pouvoir rester là-dedans, on y souffre trop... Petit bon Dieu, je m'en vais... » Et la douleur la plus vive était empreinte sur tous ses traits... « Oh ! non, mon petit Charles, lui dis-je, il faut rester, épargner ces affreuses douleurs à ta petite marraine... ; tiens, sois bien gentil, demande au contraire, au petit bon Dieu, qu'il te fasse souffrir, à toi, en une demi-heure, tout ce qu'elle devait souffrir en deux heures. » — La pensée de me refuser ne lui vint même pas. Jamais je n'oublierai la prière qu'il lit alors : quelle naïveté, quelle ardeur !...

« Dis donc, petit bon Dien, entends-tu ce qu'il d t, mon parrain ?... Veux-tu ? Veux tu ?... » Et ses yeux parlaient plus encore que ses lèvres. — « Petit bon Dieu chéri, dis-moi donc que tu veux bien ; je te donnerai quelque chose, petit bon Dieu... tout ce que tu voudras... Ne crains rien, va, je ne me plaindrai pas »— Puis il écoutait... et, tout à coup, un éclair de joie illumina son visage !...— « Il veut bien, il veut bien, le petit bon Dieu. Je vais tout souffrir, et ma petit'-marraine ne souffrira rien... Quel bonheur !... Merci, mon bon petit bon Dieu, merci, tu es bien gentil... » — Et aussitôt, il se mit à habiller sa petite marraine... De temps à autre, il s'arrêtait un instant... Il n'en pouvait plus, les douleurs étaient si vives !... Puis il se ranimait... « Je ne me plains pas, disait-il je ne me plains pas du tout » ; et il continuait sa pénible tâche avec un admirable dévouement, mêlant à tout ce qu'il faisait une foule de réflexions gracieuses, touchantes et naïves au dernier point.

Quelquefois la Sainte Vierge et sainte Magdeleine venaient à la place de Charles, rendre à Cantianille tous ces humbles services, se revêtant de son corps pour l'habiller ensuite, et comparant sa toilette toute simple, l'une à ses magnifiques ornements d'autrefois, l'autre à sa toilette beaucoup plus simple encore ; comparaisons touchantes où le caractère de l'une et de l'autre se peignait admirablement... Quelle bonté ! quelle tendresse ! Jamais soins plus affectueux n'ont été donnés à un enfant par la plus tendre des mères !

Revenons de quelques jours en arrière. Pendant la journée que nous passâmes à Paris, le 26 juin, Dieu le Père m'apparut et me dit, avec sa bonté ordinaire : — « Demande-moi quelque grande faveur, et je te l'accorderai. » — Je lui demandai l'humilité : — « Je te l'ai déjà promise, me répondit-il, et d'ailleurs, il faut bien que tu sois humble pour faire mon œuvre. » — Alors, donne-moi la pureté la plus parfaite, » ajoutai-je. Même réponse que pour l'humilité. — « Eh ! bien, la science, l'éloquence, que pouvais-je demander encore ! De le voir face à face ? Mais, je le savais, tels n'étaient pas ses desseins pour le moment... Je lui avouai donc, tout naïvement, que je n'avais besoin de rien. — « Eh bien ! cherche, me dit-il, réfléchis, et tu me le demanderas plus tard... » Après lui vint la Sainte Vierge, plus affectueuse et plus familière que jamais, s'amusant beaucoup, c'est le mot, de ce que je ne trou-

vais rien à demander; puis, avant de me quitter elle me dit que, tout en conversant avec moi, elle avait infiltré de son sang dans mes veines. Son divin fils étant venu ensuite, me dit aussi, quelques instants après, qu'il venait d'opérer en moi la même merveille. J'en parlai à Cantianille ; elle parut contente, mais ne me dit rien qui pût m'éclairer à ce sujet.

(*A suivre*).

A TRAVERS LES REVUES

LES PROPOS SCIENTIFIQUES DU DOCTEUR BÉRILLON

De la *Revue des Etudes psychiques* :

Il m'est arrivé quelquefois, à Paris, d'entendre des représentants de la science officielle parler de M. le docteur Edgar Bérillon, directeur de la *Revue de l'Hypnotisme*, avec une sévérité que je ne croyais pas équitable. Je n'en ai pas fait trop de cas. Je trouvais tout naturel qu'on traitât de la sorte un homme qui avait eu le grand tort de pousser bien loin ses investigations dans une région dont les savants d'il y a quelque dix ans niaient même l'existence, et dont la plupart des savants d'aujourd'hui connaissent à peine la partie très limitrophe.

Seulement, je supposais qu'un homme habitué à être bafoué par les docteurs de l'Université devait être devenu prudent dans ses propres jugements, surtout lorsqu'il s'agit de sciences qui appartiennent à la même catégorie que celle dont il s'occupe.

J'ai dit que cela *devrait être*. Et bien, il n'en est rien.

J'ai devant les yeux le numéro du 29 juillet de la *Liberté*, dont un rédacteur M. André Gaucher, intrigué par les articles de M. Jules Bois sur *l'Au-delà et les forces inconnues*, a imaginé d'aller faire éclairer sa religion par M. le docteur Bérillon. Pourquoi par M. Bérillon et non pas par M. Waldeck-Rousseau ou par M. Santos-Dumont, c'est ce que je ne saurais dire. M. Gaucher explique son choix en disant que M. Bérillon est « un des hommes que les spirites seront le moins tentés d'accuser de cléricalisme. » Admirable !

Or, voilà la réponse que le directeur de la *Revue de l'Hypnotisme* a faite à son visiteur.

— Ne me parlez pas de *forces*. Je ne connais pas de forces (?!). L'essence des forces m'est inconnue. Elles présentent un je ne sais quoi qui m'échappe, un *quid divinum* qui ne ressortit pas à la science (?!). Ne me parlez pas davantage de matérialisme ou de spiritualisme. Pas plus que Claude Bernard, je ne saurais admettre ces distinctions, qui ne présentent à mon sens aucun caractère scientifique (??!!). Parlez-moi de faits. Là, je suis sur un terrain solide qui ne saurait se dérober. Observer des faits, expérimenter leur causes, les relier par des lois, voilà l'œuvre scientifique par excellence. Le reste n'est que métaphysique.

Vous avez donc entendu.

Avant tout, M. Bérillon *ne connaît pas de forces*. C'est un nouvel horizon pour la physique et la physiologie. Voyons, peut-être veut-il parler des forces dont il s'agit dans les articles de M. Jules Bois : *L'Au-delà et les forces inconnues*. Donc M. Bérillon veut dire que ce sont les *forces inconnues* qui lui sont inconnues. C'est ce qu'avait déjà fort judicieusement remarqué M. de la Palisse.

Après cela, nous apprenons que M. Bérillon « ne saurait admettre des distinctions tel que *matérialisme* et *spiritualisme !* » — Non, vraiment, c'est extraordinaire ! Peut-être a-t-il voulu dire qu'il n'admettait pas que la question du spiritualisme ou du matérialisme puisse avoir d'autre fondement que les faits ? Seulement, il ne l'a pas dit. Kant a été quelque peu plus clair, quand il a écrit ses *Prolégomènes à toute la Métaphysique future qui aura le droit de se présenter comme Science.*

Parlons donc des faits : « Observer des faits, expérimenter leurs causes, les relier par des lois, voilà l'œuvre scientifique par excellence. Le reste est métaphysique. »

Parfaitement. Quant à moi, je ne comprends pas bien ce que c'est que d' « expérimenter les causes des faits », mais quant au reste, je suis tout à fait de l'avis de M. Bérillon.

C'est ce que disait aussi Claude Bernard, lequel, tout en n'ayant certainement pas dit le non-sens dont le gratifie le rédacteur de la *Liberté*, a bien écrit : « *Ce ne sont pas les faits qui constituent la Science, mais les explications qu'on donne des faits et les idées que nous y attachons* (1) ».

C'est justement en citant ces mots de l'éminent physiologue, que le Dr Durand (de Gros), dont la *Revue de l'Hypnotisme* a toujours exalté les mérites scientifiques, ajoutait de son côté :

« Une pomme tombe ; voilà un fait réel, voilà une notion « expérimentale ; mais cette notion d'un fait individuel, « restreinte à son objet propre, c'est-à-dire à ce fait individuel, est nulle et sans valeur aucune pour la science. « Elle ne devient scientifiquement utile que lorsque le « génie de la conception a fait sortir de son objet réel un « objet idéal et transformé cette vérité étroite fournie par « l'observation en une vérité universelle obtenue par la « raison (2). »

Mais M. Bérillon est du même avis. Lui-même n'a-t-il pas dit : « Observer les faits... LES RELIER PAR DES LOIS, *voilà l'œuvre scientifique* ? »

Si donc l'on examine les phénomènes médianimiques et si l'on constate, par exemple, l'apparition de fantômes matérialisés des trépassés (ce qu'on ne peut pas nier *à priori*, comme faisaient les scolastiques), voilà que, selon M. Bérillon n° 2, il faudra relier ces faits par des lois qui reconnaîtraient fort probablement l'existence d'un monde spirituel, c'est-à-dire de ce *spiritualisme* dont M. Bérillon n° 1 ne voulait pas admettre la possibilité scientifique, quelques secondes auparavant.

Continuons. M. Bérillon parle à présent de la *table tournante*. Et voilà son jugement :

« Une table tourne parce qu'on la pousse. Il n'y a pas d'autre explication. On la pousse, parce que le cercle des gens qui l'entourent est un cercle de névrosés, où le plus déséquilibré exerce l'ascendant... »

Et il conclut modestement :

« Voilà le dernier mot de la science en ce qui concerne les phénomènes de la « table tournante ».

Ce qui veut dire que M. Bérillon en est encore à la fameuse théorie des *mouvements inconscients*, trouvée par MM. Chevreul, Faraday et d'autres savants vers 1853. Il ne lui est pas passé par la tête que les illustres physiciens qui ont vérifié le phénomène en question pouvaient bien avoir eu l'idée d'en contrôler la cause.

Parions que M. Bérillon n'a jamais entendu parler de l'appareil inventé par Thury, professeur de physique à l'Université de Genève, pour empêcher la pression des mains sur la table, et malgré lequel le phénomène se pro-

(1) *Revue des cours scientifiques*, 4 février 1865.
(2) *Ontologie et Psychologie physiologique*, 1er chap., § II.

duisait comme d'habitude. Un autre appareil a été inventé par le physicien Crookes, et perfectionné par Butlerof, de l'Université de Saint-Pétersbourg. Un autre enfin est dû à Robert Hare, professeur de chimie à l'Université de Philadelphie.

Mais est-ce la peine de parler de cela, lorsque dans tous les comptes rendus de séances médianimiques il est question à tout moment de la *lévitation complète* de la table et, — ce qui est mieux — du soulèvement de la table *sans contact* d'aucune personne, et en pleine lumière? Si l'on veut bien se donner la peine de lire, par exemple, l'*Extériorisation de la Motricité* de M. de Rochas, l'on trouvera à ce sujet les témoignages du professeur Lombroso, du professeur Ochorowicz et d'autres hypnologues que la gloire de M. Bérillon n'a pas complètement jetés dans l'ombre.

Enfin, pour répondre à l'objection d'une hallucination des expérimentateurs, on a eu recours à la photographie; M. Crookes, de son côté, a inventé un autre appareil, dont il a donné le dessin et la description dans ses *Researches*, et grâce auquel les mouvements obtenus sans contact sont enregistrés par le dynamographe.

Après cela, n'est-ce pas le cas de répéter pour M. Bérillon ce qu'Alphonse Karr avait dit, dans ses *Guêpes*, de Babinet, de l'Institut :

« On lui demanda l'explication du mouvement des tables. « Babinet n'osa pas répondre qu'il ne la connaissait pas, et « donna l'explication. Mais de grâce, n'était-ce pas plus « simple d'avouer son ignorance que de la prouver? »

Quant à l'affirmation que, dans les cercles des gens qui entourent la « *table tournante* » c'est le plus déséquilibré qui exerce l'ascendant, il n'est, ma foi, absolument pas difficile d'y répondre. Je me souviens, à ce sujet, que Lombroso me disait un jour : « J'avoue qu'un examen attentif d'Eusapia Palladino ne m'a fait remarquer en elle d'autres stigmates appréciables de dégénérescence, en dehors de cette espèce de trou qu'elle a sur une tempe. » — Or, que M. Bérillon aille chercher la fine fleur des « toquées » de la Salpêtrière et qu'il les groupe autour d'une table : les phénomènes qui se produisent en la présence d'E. Paladino ne se réaliseront pas. Donc, en cela, comme dans le reste, M. Bérillon se trompe. C'est fort simple.

On passe à parler de la télépathie. M. Bérillon expose sa théorie :

— Suivez mon raisonnement. J'imagine que je ne sache pas qu'on puisse allumer une bougie au moyen d'une allumette. Quelqu'un vient qui me déclare qu'à l'aide de l'allumette qu'il me montre il va allumer la bougie. — Fort bien, lui dis-je, essayez. — Et, en effet, il l'alluma. Je crois donc qu'à l'aide d'une allumette on peut allumer une bougie. Supposez à présent qu'une autre personne m'affirme qu'elle allumera la bougie à distance, au moyen d'un geste. — Essayez, lui dis-je encore. — La personne essaie, fait le geste et la bougie ne s'allume pas. — Oui, dit la personne, mais j'ai déjà fait l'expérience. — Il ne s'agit pas de cela, répondrai-je ; pouvez-vous la répéter? — Mais je l'ai fait encore hier. — Il ne s'agit pas de cela; pouvez-vous le faire aujourd'hui, maintenant, tout de suite, en vous plaçant, bien entendu, dans des conditions identiques? — La personne ne répond pas. La bougie ne s'allume pas. Et voilà la télépathie. »

Jusque-là M. Bérillon parle. Mais à présent, j'entre en scène à mon tour. Supposons un instant que, devant les propres yeux de M. Bérillon, l'expérience ait réussi. M. Bérillon déclare le fait acquis pour la science. Le jour après, le même sujet se présente à moi et me raconte son exploit de la veille. — Essayez, lui dis-je. — La personne essaie, fait un geste et la bougie ne s'allume pas. — Oui, — dit la personne, — mais j'ai déjà fait l'expérience. — Il ne s'agit pas de cela, — répondrai-je ; — pouvez-vous la répéter? — Mais je l'ai fait encore hier. — Il ne s'agit pas de cela; pouvez-vous le faire aujourd'hui, maintenant, tout de suite, en vous plaçant, bien entendu, dans des conditions identiques? La personne ne répond pas. La bougie ne s'allume pas. Et voilà que M. Bérillon n'avait donc pas vu plus long que son nez, la veille ; ce qu'il avait constaté ne valait rien, parce que cela ne se renouvelait pas aujourd'hui, maintenant, tout de suite.

Est-ce bien la peine de gaspiller des mots pour montrer la parfaite absurdité de ce raisonnement? Un enfant comprendrait que, si on ne réussit pas à répéter le phénomène de la veille, c'est que les conditions de l'expérience, malgré les apparences, ne sont pas les mêmes. Il faut n'avoir aucune connaissance de ce que c'est qu'un *sujet* psychique pour lui dire : « Placez-vous dans des conditions identiques à celle d'hier. » On reste abasourdi en entendant dire ces choses-là par un hypnologue. Au surplus, dans les phénomènes spirites (s'ils sont réellement *spirites*), il faut compter aussi sur l'intervention des esprits — et alors!...

Nous nous bornerons à rappeler comment, dans la dernière livraison de cette *Revue*, le professeur Porro remarquait, ainsi que maints savants l'avaient fait avant lui, que l'étude des phénomènes psychiques ne constitue proprement pas une science d'*expérimentation*, mais une science d'*observation*, justement comme il est de l'astronomie et de la météorologie, dont il s'occupe. Jamais les hommes n'ont produit aujourd'hui, maintenant, tout de suite, — ni jamais — des comètes, des tremblements de terre, des aurores boréales, etc.

Aux quelques phénomènes observés par nous-mêmes, il faut joindre ceux qui ont été observés par des personnes capables et dignes de foi. Mais on voit que M. Bérillon, en fait de phénomènes psychiques, n'a jamais expérimenté, n'a rien lu, rien cherché, et qu'il parle comme je pourrais parler, moi, du calcul infinitésimal sans savoir exactement ce que c'est.

Après cela, le rédacteur de la *Liberté* place un sous-titre solennel : *Le spiritisme devant la Science*. La Science, c'est M. le Dr Edgar Bérillon, lequel, invité par son interlocuteur à conclure une bonne fois, déclare — assez heureusement, ma foi — « qu'il n'y a pas un seul phénomène *spirite* scientifique constaté. » Les caractères italiques du mot *spirite* sont de la *Liberté* ; on comprend par là, ainsi que par l'ensemble de l'article, qu'on veut parler de tout phénomène médianimique, et non pas uniquement de ceux dans lesquels l'on aurait reconnu l'intervention des esprits.

J'ai dit que telle est *heureusement* la conclusion de M. Bérillon. Après de semblables prémisses, voyez-vous qu'elle piteuse figure nous aurions fait, sil avait donné avis favorable à la réalité de phénomènes psychiques supernormaux?

Eh bien, non, qu'il parle d'hypnologie, le Dr E. Bérillon ; — qu'il parle de ce qu'il connaît!

C. V.

Le Gérant : Gaston Mery.

Imprimerie Jean Gainche, 15, r. de Verneuil, Paris.
Téléphone 215-10